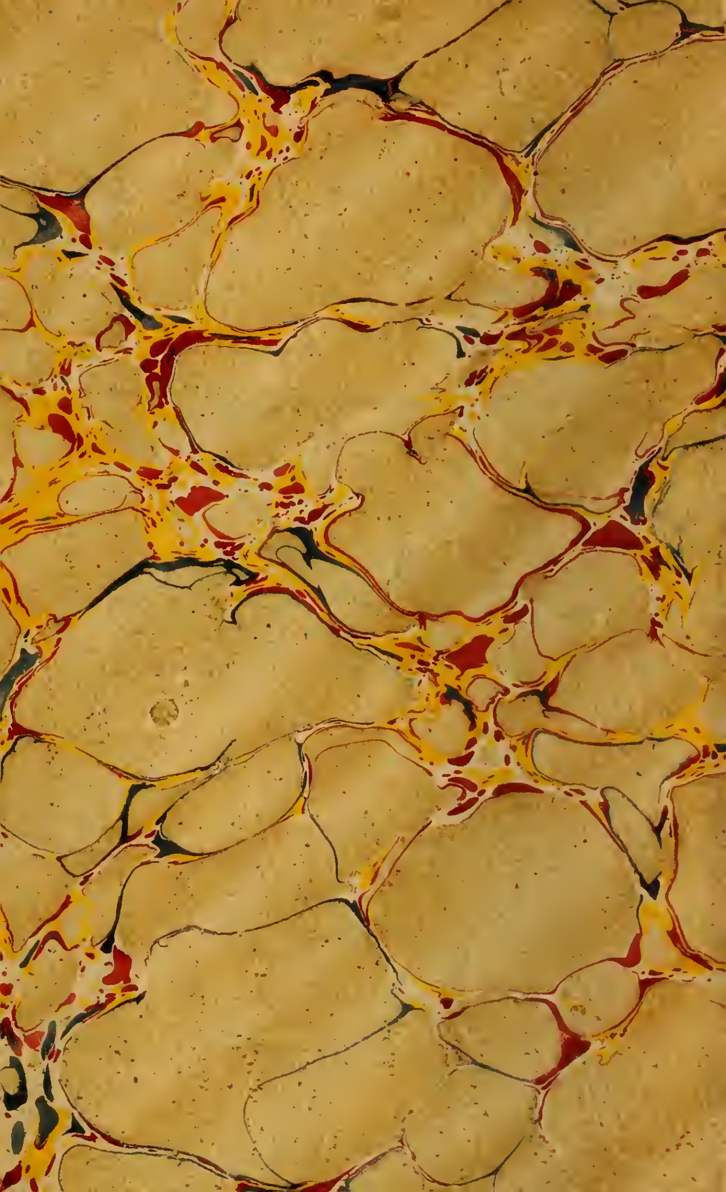
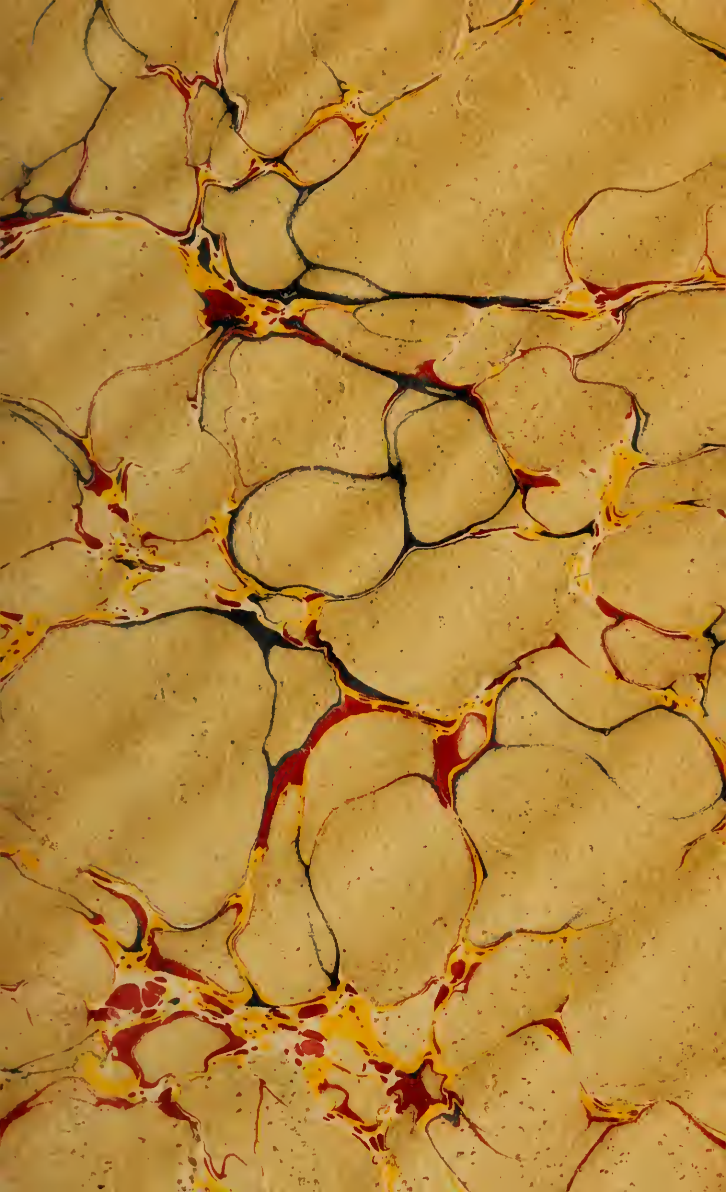

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01924168 6
PQ
1693
.N64
SMC














UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY





COLLECTION HETZEL & LÉVY

—

RABELAIS

SA VIE ET SON ŒUVRE

par

EUGÈNE NOËL

2me ÉDITION

Interdite pour la Belgique et l'Étranger

VOYAGES — HISTOIRES



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
Rue Vivienne, 2

—

POÉSIES

RABELAIS

BRUXELLES. — TYP. & LITH. DE J. NYS
Rue du Nord, 68.

COLLECTION HETZEL & LÉVY

RABELAIS

SA VIE ET SON ŒUVRE

par

EUGÈNE NOËL

2me ÉDITION

Interdite pour la Belgique et l'Étranger



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

Rue Vivienne, 2

TABLE

INSPIRATION CHARITABLE DE RABELAIS (PRÉFACE)

SA JEUNESSE (I A XII)

RABELAIS A LÉGUGÉ (XIII A XVII)

RABELAIS A MONTPELLIER (XVIII A XXVIII)

RABELAIS A LYON (XXIX A XLIV)

RABELAIS A ROME (XLV A XLVIII)

NOUVEAU SÉJOUR A LYON (XLIX A LV)

DEUXIÈME SÉJOUR A ROME (LVI ET LVII)

RABELAIS DOCTEUR EN MÉDECINE (LVII ET LVIII)

SÉJOUR A SAINT-MAUR (LVIII A LXIII)

TROISIÈME VOYAGE A ROME ET RETOUR A SAINT-MAUR (LXIII ET LXIV)

RABELAIS, CURÉ DE MEUDON (LXIV)

FIN DE LA TABLE

PRÉFACE

L'impression causée par Rabelais a toujours été très-vive; mais on a cru longtemps ne le pouvoir admirer qu'en cachette. Racine s'en délectait, le savait par cœur, mais n'en parlait jamais. Voltaire lui-même n'avoua son admiration que très-tard; il écrivait à soixante et dix ans à madame du Deffant :

« J'ai relu quelques chapitres de Rabelais, comme
» le combat de frère Jean des Entommeures et la tenue
» du conseil de Picrochole (je les sais pourtant presque
» par cœur); mais je les ai relus avec un très-grand
» plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus
» vraie... Je me repens d'avoir dit autrefois trop de
» mal de lui. »

Le simple des simples, la Fontaine, avait seul, par distraction, laissé entrevoir son admiration pour *maître François*. Se trouvant un jour avec des théologiens qui faisaient un grand éloge de saint Augustin, il leur demanda naïvement s'il avait plus d'esprit que Rabelais. Un éclat de rire fut la seule réponse. Le bonhomme baissa la tête, se tut et retourna à ses bêtes.

Un autre personnage du même temps semble avoir pressenti la puissance de Rabelais : c'est le pape Urbain VIII. Un évêque français qui se préparait à réfuter l'hérésie, ayant demandé et obtenu l'autorisation de lire tous les livres condamnés en cour de Rome, le pape n'excepta de cette dispense que deux auteurs : Charles Dumoulin et Rabelais.

Je ne sache pas qu'il ait jamais été fait de plus grand éloge de ces deux hommes, le pape les ayant ainsi déclarés au-dessus de toute polémique.

La gloire de Rabelais est d'avoir le premier, en face de nos religions tristes, posé, dans son *Pantagruel, l'idée et exemple de toute joyeuse perfection.* Aussi n'a-t-il été jamais aussi bien compris, aussi applaudi qu'en nos jours : trois siècles de transformations sociales ont servi de commentaire à son livre.

Un mot suffit pour montrer sa grandeur : il arracha les hommes de son temps aux ténèbres, aux jeûnes formidables du vieux monde ; et, d'une voix humaine, charitable, il reprit, en l'agrandissant, l'humble cri des paysans du moyen âge, chantant *à la fête de l'âne,* qui était la leur même :

Assez mangé d'herbe et de foin,
Quitte les vieilles choses et va.

Au milieu des tristes réalités où languissent les peuples, Rabelais pose hardiment l'idéal des rois ; c'est le puissant, le sage et bon Pantagruel.

Nourrir, consoler, guérir, voilà sa devise.

Dans ses voyages, Pantagruel, qui est roi d'Utopie, vient à Paris : il y trouve le peuple, en la personne de

Panurge (*Panourgos*, celui qui fait tout); mais il l'y trouve dans un tel état de misère, qu'on le croirait, dit-il, échappé aux chiens. Rien qu'en l'apercevant, le bon Pantagruel s'intéresse à lui; il le prie de lui raconter son histoire.

Tous les rois de l'Europe purent entendre le cri du peuple, par la bouche de Panurge; il répond à Pantagruel en quatorze langues :

« Maître, l'histoire que vous me demandez est une chose triste et digne de compassion. Il faudrait remonter haut, vous dire trop de choses, qui, peut-être, seraient pour vous blessantes à entendre, et pour moi pénibles à rappeler. Je ne sais, d'ailleurs, si vous n'êtes pas de ceux qui facilement s'irritent; et, si je parlais, j'aurais à vous faire des propositions dangereuses, des propositions sans nom.

» Sans m'interroger, il ne faut que me secourir, il ne faut qu'apporter du remède à mes maux. Si vous aviez au dedans les sentiments aussi élevés que votre extérieur l'annonce, aurais-je besoin de vous rien dire? Mon dénûment, mes vêtements en lambeaux, la maigreur de mon corps, les troubles de mon âme ne vous montrent-ils pas ce dont j'ai besoin? C'est de boire et de manger et d'être consolé, ô maître! Ayez pitié de moi! Celui-là prête au Seigneur qui a pitié du pauvre. Il ne me reste pas même assez de force pour raconter mes maux, et je suis fatigué de tant de paroles. A défaut de ma voix, qu'au moins les préceptes de l'Évangile, la foi, la pitié naturelle vous émeuvent en votre conscience! La nature nous a faits égaux;

mais une destinée fortuite et passagère a élevé quelques-uns, rabaissé quelques autres.

» Pourquoi ne me donnez-vous pas de pain? Vous me voyez misérablement mourir de faim, et cependant vous n'avez pas pitié de moi, vous me demandez ce qu'il ne faut pas.

» Je vous ai déjà bien des fois conjuré par ce qu'il y a de plus sacré, par tous les dieux et par toutes les déesses, si quelque pitié peut vous toucher, de me soulager dans mon indigence; mais mes cris et mes lamentations ne servent à rien.

» Laissez-moi, je vous prie, hommes impitoyables, laissez-moi aller où les destins m'appellent... »

Ceux qui étudieront Rabelais dans ses œuvres et dans celles de ses amis, verront qu'il n'y a pas, dans les pages suivantes, un mot qui ne soit vrai.

J'aurais pu ajouter beaucoup aux détails recueillis dans ce travail; d'autres le feront sans doute, mais on n'aura jamais tout dit sur ce vaste génie, qui inspira Molière, Racine, la Fontaine, Voltaire...

Son livre, tout paternel, répond à ce cri de soif universelle du XVI[e] siècle : *A boire au peuple!* Pour apaiser cette soif, il verse son âme et sa science, comme ferait un père parmi ses enfants.

— BEUVEZ, dit-il, BEUVEZ! C'est la parole de Dieu : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat!* Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive!

I

Le moment où la pensée s'éveille dans une âme est celui où l'on s'arrête avec le plus de charme ; car, si nous ne croyons plus à l'influence des astres, au moins pouvons-nous admettre que la disposition des choses de ce monde autour d'un homme, à l'heure de ses plus ineffaçables impressions, n'est pas sans influence sur sa destinée.

L'époque où François Rabelais commença de penser nous le fait mieux comprendre ; le plus grand événement qu'il y ait jamais eu dans l'univers venait de s'accomplir. Il atteignait sa onzième ou douzième année, lorsque tout à coup la nouvelle inouïe se répandit de la découverte d'un *nouveau monde,* d'un monde existant en dehors de toutes les religions connues et, pour ainsi dire, malgré elles, puisque toutes avaient décrété l'impossibilité de ces terres lointaines, déjà rêvées par quelques *hérétiques*.

Malgré les railleries de saint Augustin, de Lactance, d'Isidore de Séville, il fallait donc reconnaître des antipodes... Que devenait l'infaillibilité de l'Église? Rabelais était jeune, mais son bon sens fut précoce; il dut être assez étonné de voir le pape Alexandre VI (Borgia) déclarer solennellement qu'il adjugeait ce nouveau monde, de sa pleine autorité, à Ferdinand et Isabelle, et qu'il leur adjugeait non-seulement ce qui

était découvert, mais tout ce qui pourrait l'être encore par la suite. Chose singulière! juste au moment de la ruine, c'était se déclarer propriétaire universel de la création, mettre saisie et arrêt sur les œuvres de Dieu. De quel droit des nations inconnues à l'Église romaine, et niées par elle pendant des siècles, pouvaient-elles appartenir au chef de cette Église? Le *sceptique* Rabelais, quoique enfant, commença à sentir réclamer dans sa conscience *le droit universel,* le *jus gentium,* qu'on le vit plus tard défendre jusque dans les moindres choses.

Cependant, ces doutes qui naissaient dans l'âme du jeune homme sur la puissance des papes, ces tendances vers un *droit* plus humain, vers une interprétation moins ténébreuse des livres sacrés, ces pressentiments d'une science nouvelle des lois de la nature, tout cela commençait à se répandre alors parmi les libres penseurs. C'est l'époque où le pape Martin fit clore

brusquement le concile de Constance, parce que quelques docteurs y voulurent sonder les plaies de l'Église. Mais un concile qu'aucune puissance ne pourrait fermer allait s'ouvrir au plein soleil de la justice éternelle. La diète de Worms se préparait au fond de bien des consciences. Alors les bûchers s'allumèrent. Rabelais avait quinze ans lorsqu'on brûla à Florence le pauvre frère Hiéronyme (Jérôme Savonarole), pour avoir annoncé dans ses sermons qu'il était réservé à la France de châtier et de réformer l'Église de Rome.

II

F. Rabelais naquit à Chinon, en 1483, suivant les meilleures traditions. Son père était cabaretier et aubergiste *à la Lamproie;* car, en ce temps-là, les deux métiers n'en faisaient qu'un, et même ils en com-

portaient souvent un troisième, celui de vigneron. Ce fut le cas pour le père de Rabelais : il possédait auprès de l'abbaye de *Seuillé* (Sevillé), à *la Devinière,* à une lieue de Chinon, une métairie où il récoltait lui-même le petit *vin pineau,* vanté dans le *Pantagruel.*

On n'a point de détails sur sa mère ; je pense qu'il la perdit de bonne heure, peut-être dès le berceau. J'ai senti quelquefois, en lisant Rabelais, que l'influence de la femme avait manqué sur cette vie. Ceci fut l'histoire de tous ces docteurs du moyen âge élevés dans les cloîtres, loin de la femme, c'est-à-dire loin de la famille. Luther, le premier, rentra enfin dans la nature humaine. Ce fut le point véritablement important de sa réforme : le premier parmi les théologiens, il s'inspira du foyer domestique; Rabelais, de ce côté, fut moins heureux. Il n'eut point d'épouse, point d'enfants, et, je pense, ne connut pas sa mère. Quant à son père, ce dut être un

homme plein de bon sens et de tendresse. L'attention qu'il eut de faire élever son fils à la campagne, dans la métairie de Sevillé, loin de l'auberge ; le culte filial que Rabelais, jusque dans sa vieillesse, conserva pour la maison paternelle, en sont des indices. Une autre chose encore peut affermir dans cette pensée : c'est de voir le curé de Meudon, jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, après une vie si agitée, si pleine d'aventures, se rappeler toujours avec bonheur *la boutique du pâtissier Innocent*. Cela me semble le souvenir d'un enfant gâté.

III

Il passa donc sa première enfance à courir parmi les vignerons, à voir préparer *la purée septembrale*, et à se dandiner au son des cloches de Sevillé, déjà peut-être écoutant en lui-même *une musique plus*

absconse, plus céleste, et de plus loin apportée. Son âme inquiète, rêveuse, hardie, se demandait quels mystères se pouvaient accomplir dans cette maison sonnante. Les vignerons lui contaient sur les moines mille histoires bouffonnes. De bonne heure, l'idée lui vint, pour en juger lui-même, d'entrer à l'abbaye. D'ailleurs, il ne pouvait apaiser que là sa soif ardente de connaître.

IV

De temps en temps, il venait à Chinon dans le cabaret de son père :[1] son imagination active était frappée singulièrement à la vue de tous ces gens attablés *beuvans* et *gaudissans*. Il lui semblait que ce fût le royaume des altérés. Son père, assis au haut bout de la table et sur un siége plus élevé que les autres, suivant l'usage d'a-

1) Antoine R. son père n'était ni cabaretier ni apothicaire, mais licencié en lois, avocat, sieur de la Devinière, homme riche et bien posé. Tout ce chapitre est donc pure légende

lors, lui paraissait comme un invincible empereur au milieu de ses sujets *ébaudis*. Invincible est le mot. Ce père, à force d'habitude, était arrivé à une puissance de boire qui émerveillait le pauvre enfant. En sa qualité d'hôte, on plaçait devant lui le plus large et plus profond gobelet; il le vidait d'un seul trait, et souvent, pour engager son monde à boire. L'enfant, dans son coin, se disait à part lui, avec une admiration mêlée d'épouvante : *Quel grand gousier!*

Jamais il n'oublia cette *beuverie sempiternelle* où trônait son père. La première chose qu'il se plut à raconter dans son *Gargantua*, ce furent précisément ces scènes de son enfance : *les propos des beuveurs*. Et même, dans une sphère supérieure, il voulut continuer le métier de son père; lui-même l'a dit. Il se fit l'*architriclin* joyeux des *pantagruélistes*, c'est-à-dire des gens qui ont une bien autre soif que la soif du corps. Il se fit le cabaretier uni-

versel, versant à tous à pleins bords la *consolation nouvelle*, et, pour satisfaire ses pratiques, voguant à travers les tempêtes à la recherche du *divin Piot.*

« — Beuvez, ô mes amis, s'écriait-il, sempiternellement, à tire-larigot. Je serai en cette beuverie seigneuriale votre échanson, je dis infatigable ; et ne craignez que le vin faille comme aux noces de Cana ; autant que vous en tireray par la dille, autant en entonneray-je par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible ; il a source vive et veine perpétuelle. »

V

Rabelais, lorsqu'il entra chez les moines, n'avait connu encore que deux sortes de gens : les vignerons de la Devinière et les buveurs de Chinon, les uns et les autres pleins de franchise et de joyeuse humeur.

Aussi, sa première impression fut-elle, dans cette *tanière* de Sevillé, de se croire parmi des *masques hors de sens*. Il se trouvait là en rapport avec trois nouvelles sortes de gens : d'abord les graves soutiens de l'ordre monacal, habiles politiques, docteurs armés jusqu'aux dents des arguments de la scolastique ; puis les naïfs du monachisme (Janotus de Bragmardo) ; enfin les insoumis (frère Jean des Entommeures), ceux à qui l'hypocrisie n'était point possible.

Rabelais, dans *Gargantua,* mit en scène toute l'abbaye de Sevillé, sans même prendre la peine d'en déguiser le nom. Aussi plusieurs commentateurs ont-ils prétendu que frère Jean avait existé réellement à Sevillé, et qu'il s'appelait Buinard. Rien de plus vraisemblable.

Pour Janotus (le naïf), la cloche était tout : c'était la loi suprême, la voix du bon Dieu dans les airs. Tout se réglait par cloches, et, si les cloches avaient failli au

monde, tout eût été perdu. Il n'a que cloches en l'esprit, que cloches en la bouche : la cloche lui tient lieu de la conscience supprimée. Il ne sait, n'entend, ne comprend que la cloche. Au moment où l'enthousiasme éclate dans sa harangue à Gargantua, préparée pendant dix-huit jours, il s'écrie :

— *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes.*

Toutefois, *ce buveux,* grâce à sa soumission exemplaire, est considéré dans l'abbaye ; pour son inutile harangue, on lui promet *une bonne paire de chausses et six pans de saucisses.*

VI

Buinard, au contraire, comme je me le représente, semblable à frère Jean, était le

suspect dans la maison : plutôt que de se faire hypocrite, il aimait mieux tomber dans tous les autres péchés. Aussi disait-il et faisait-il, en tout, précisément l'opposé des autres moines. Il abhorrait les cloches, trouvait que c'était folie sans pareille de régler l'existence humaine, toute libre en ses mouvements, sur cette sonnerie tyrannique. Il disait que les cloches avaient été faites pour l'homme et non l'homme pour les cloches.

Ses actions n'étaient pas moins contraires de tout point à ce que faisaient les autres moines. Quelles étaient leurs occupations? *De molester tout le voisinage, de marmotter grand renfort de légendes et psaumes, nullement par eux entendus*, de veiller, dût le reste du monde en périr de famine, à la conservation de leurs miches et bonnes soupes grasses; de chanter pitoyablement au lieu de travailler au service commun.

Buinard, tout au rebours : point bigot, point défiguré, point malpropre, point

cafard, point calomniateur, mais franc, joyeux, bon compagnon, actif, secourable en tous besoins. Les petits moinetons, dont était Rabelais, n'aimaient que lui dans la maison. Il leur apprenait de bons tours, riait avec eux, les tirait des faussetés monacales pour les replacer dans la vraie vie ; il eût été un excellent soldat, mais le diable l'avait fait moine...

Je crois à ce Buinard. On voit que Rabelais ne put l'oublier. Il semble même, puisqu'il en fit dans *Gargantua* le fondateur de l'abbaye de Thélème, c'est-à-dire le fondateur de la liberté, que Rabelais lui ait dû, au moins, le service d'un bon conseil, celui, peut-être, de quitter la *tanière* de Sevillé pour un autre couvent où il s'instruirait mieux : celui de la Bâmette, près d'Angers. Ce fut là que Rabelais continua ses études. S'il n'eût pas cru y trouver plus de ressources, de meilleurs maîtres et de meilleurs condisciples, il ne se fût pas ainsi éloigné du cabaret paternel, ni du bon

Buinard, ni de ses amis les vignerons de la Devinière.

VII

Telles furent ses premières relations; leur influence ne s'effaça jamais de son âme; jusqu'à la fin de sa vie, on en retrouve l'empreinte. Un autre souvenir encore se conserva à travers les événements de sa carrière agitée : c'est le souvenir de la *Cave peinte* de Chinon. J'ignore ce qu'il y eut pour lui à cette Cave peinte, mais il y eut quelque chose, son cœur y revient trop souvent. Dans tous les endroits solennels de son livre, cette maison reparaît. Il semble qu'il n'en puisse parler sans tendresse et sans émotion.

VIII

Il acheva ses études au couvent de la Bâmette, et je crois qu'on peut lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de Pantagruel en son jeune âge :

Le voyant étudier et prouffiter, eussiez dit que tel étoit son esprit entre les livres, COMME EST LE FEU PARMI LES BRANDES, *tant il l'avoit infatigable et strident.*

Il trouva pour condisciples, à la Bâmette, les quatre frères Du Bellay, dont il se fit, pour toute sa vie, des amis et des protecteurs.

IX

Ses études achevées, il entra, pour y recevoir le noviciat, à l'abbaye de Fontenay-

le-Comte, en Poitou, de l'ordre de Saint-François. C'est là véritablement que sa vie s'élève au-dessus de la vie commune des autres moines. C'est là que son génie commence à se montrer; mais c'est là aussi que commencent les persécutions. Le véritable Rabelais date de Fontenay-le-Comte. Déjà je l'y vois célèbre par son savoir, par son inébranlable sérénité, par sa gaieté courageuse. Le voici, dès Fontenay-le-Comte, tourmenté par les moines et protégé par les frères Du Bellay; il devient, à partir de cette époque, la consolation et l'espérance des plus savants hommes de son siècle. Tous attendent de lui on ne soit quoi d'extraordinaire; surtout on l'aime, cet excellent frère François. C'est là qu'au milieu de son étude du grec et des lettres anciennes, il fut ordonné prêtre en 1511, à l'âge de vingt-huit ans.

Il forma, dans l'abbaye de Fontenay-le-Comte, ses amitiés sérieuses avec Antoine Ardillon et Pierre Amy, amitiés bien au-

trement profondes que les anciennes relations avec Buinard, et qui avaient de plus que celles avec les seigneurs Du Bellay, l'égalité de fortune et de rang.

Les voilà tous les trois dans leur cellule, voguant de conserve vers la connaissance suprême, retrouvant ensemble l'antiquité, saluant l'avenir au moment où des navigateurs intrépides continuaient la découverte du nouveau monde. Ceux-là seuls qui ont aimé se peuvent figurer leur joie, leurs causeries, l'épanouissement de leurs âmes, à contempler ainsi, non dans l'isolement, mais à plusieurs, mais du milieu de leur amitié, cet agrandissement soudain de la création. Le ciel, la terre, l'Océan, le monde religieux brisaient leurs vieilles limites. Les arts reparaissaient splendides et tous associés entre eux.

Comment s'étonner de l'ardeur passionnée qu'ils mirent au travail? Il semble qu'ils se soient élevés dans leur enthousiasme au-dessus des troubles de la jeunesse; que la

recherche leur ait tenu lieu de tout. Je vois, en effet, au chapitre XXXI du IIIe livre de *Pantagruel,* comment, *par fervente étude,* la fureur des sens peut être vaincue. Cette étude et leur joie les rendirent suspects dans l'abbaye. Tant de science, et le grec surtout, déplaisait. Comment! ils pourraient lire l'Évangile dans la langue même des apôtres, remonter au texte primitif! Quel danger! Il était urgent d'y mettre ordre. Les trois amis avaient, en outre, ce qui aggravait leur affaire, quelques relations au dehors: 1° avec André Tiraqueau, lieutenant général au bailliage de Fontenay-le-Comte; 2° avec Jean Bouchet, procureur à Poitiers; 3° avec Geoffroi d'Estissac, et enfin avec les quatre frères Du Bellay, assez suspects eux-mêmes chez les moines. Le chapitre du couvent, indigné, leur confisqua leurs livres; puis on tâcha de jeter parmi eux la discorde, de changer, par la calomnie, s'il était possible, cette noble amitié en haine.

X

Après avoir brûlé aux trois amis leurs livres grecs, on fit chaque jour tant et tant de rapports à Pierre Amy sur Rabelais, et auprès de Rabelais (que l'on commença par châtier), on insinua si habilement que ses conversations secrètes avaient été dénoncées par Pierre Amy, qu'on réussit, pour quelque temps, à navrer de tristesse les deux amis, en les portant à se défier l'un de l'autre.

Heureusement, Guillaume Budé, un ami du dehors, savant illustre et secrétaire du roi Louis XII, intervint pour leur faire comprendre que leur défiance était mal placée de Rabelais sur Pierre Amy et de Pierre Amy sur Rabelais. Il leur fit parvenir ses conseils en grec, par prudence. Sa lettre à Rabelais, que l'on a conservée,

était à la fois amicale et sévère. Grâce à lui, ce nuage se dissipa donc ; mais les moines n'en furent que plus indignés : il leur fallait à tout prix briser cette amitié, séparer, par ruse ou par force, ces trois liseurs de livres écrits par Satan (les manuscrits grecs leur paraissaient tels à cause des caractères inconnus). Ils trouvèrent bientôt moyen de condamner le frère François à l'*in-pace* perpétuel. On inventa, pour prétexte, qu'il avait voulu, par drogues diaboliques, pousser les bons pères à la concupiscence charnelle ; mais Rabelais, longtemps après, lorsqu'il racontait cette histoire, prétendait, en riant, qu'ils avaient craint précisément le contraire.

Ils l'accusaient, outre cela, d'un crime épouvantable qui n'allait rien moins qu'à ruiner l'abbaye : c'était d'avoir outragé le saint du couvent ; d'avoir, par ses propos et par ses actions, cherché à discréditer, auprès des âmes fidèles, le bienheureux monseigneur saint François, patron du

monastère. Toucher au patron, c'était toucher *à l'écuelle* des moines. Ceux-ci, frémissant à cette pensée, répétèrent, promenèrent si bien, sous toutes les formes, leur accusation de sacrilége, les bonnes gens du pays en furent si épouvantés, qu'il s'en fit la belle légende de Rabelais prenant, dans l'église, la place du saint, le jour de la fête, et pissant sur les pèlerins. On crut cela, et des biographes n'ont pas rougi de rapporter ces fables. Mais qui n'a vu se former de ces contes? Quel homme illustre n'en a eu sur lui quelqu'un de cette espèce?

Que Rabelais, cependant, ait offensé par ses propos le patron de l'abbaye, qu'il ait osé même en rire, je le veux croire et je le lui pardonne de très-bon cœur, en songeant que le culte des saints était basé souvent sur des jeux de mots et — l'on est honteux de le dire — sur de véritables calembours.

Saint Marcou guérissait le mal au cou (les écrouelles);

Saint Genou, la goutte;
Saint Bondon, l'obésité;
Saint Regnault, les maladies des rognons;
Saint Eutrope (eau trop), l'hydropisie;
Saint Main, la gale aux mains et la rogne;
Saint Mammare, les maux de sein;
Saint Quentin, la quinte;
Saint René, le mal aux reins;
Sainte Claire, les maladies des yeux;
Etc.

XI

Mais, en ce temps-là, il ne faisait pas bon rire! Voici donc Rabelais au cachot pour le reste de ses jours, privé de lumière, réduit au pain et à l'eau. Heureusement, pour l'enlever à la fureur des moines, il avait des amis au dehors. La disparition de frère François ne tarda pas à être re-

marquée dans Fontenay-le-Comte; car déjà tout le monde le connaissait et l'aimait dans les différents endroits qu'il avait habités. Cela s'explique très-bien : au milieu des visages faux, farouches et hideux des autres moines, *monstres difformes, contrefaits en dépit de nature*, personne n'avait vu, sans en éprouver de la joie, la figure franche, nette et sereine du frère François. Ses amis soupçonnèrent bien vite son emprisonnement.

André Tiraqueau, lieutenant général de Fontenay, parvint, malgré la résistance des moines, à se faire ouvrir le couvent; mais il fallut pour cela presque une émeute : Tiraqueau se rendit, au nom du roi, avec les principaux habitants de la ville, aux portes de l'abbaye, qu'il fit ouvrir de force, et Rabelais fut trouvé dans une des oubliettes de la pieuse maison, où il serait mort en peu de temps. Jamais il n'oublia ce service, et sa reconnaissance était aussi vive après vingt ans qu'elle le fut au mo-

ment même où Tiraqueau l'arrachait à son cachot. Il parlait de son libérateur, à la fin de sa vie, comme il en eût parlé au jour de la délivrance ; tous les sentiments de ce jour lui reviennent chaque fois qu'il trouve occasion de nommer et d'immortaliser, dans son livre, *le bon, le docte, le sage, le tant humain, tant débonnaire et équitable André Tiraqueau.*

XII

Le frère François sortit, pour n'y plus rentrer, de l'abbaye de Fontenay-le-Comte. Il implora et obtint du pape Clément VII un indult qui lui permettait de passer de l'ordre de Saint-François dans le savant ordre des Bénédictins, et d'entrer à l'abbaye de Maillezais, située dans le Poitou, comme celle de Fontenay.

Il pensa que, chez les Bénédictins, occu-

pés uniquement d'étude, il trouverait une vie plus conforme à ses goûts ; mais il n'y fut pas plus tôt, qu'il vit l'impossibilité pour lui de rester là dedans : il se sauva avant même d'avoir revêtu ce nouvel habit de Saint-Benoît. Il n'eut pas besoin de se sauver bien loin. Justement, son ancien camarade et ami, Geoffroi d'Estissac, était évêque de Maillezais ; il trouva chez lui un refuge. Aussi, le frère François renonça-t-il pour toujours à la vie monastique ; et grâce à d'Estissac, qui lui donna le revenu d'une charge de secrétaire, il rentra dans le *siècle*, sous l'habit de prêtre ordinaire. D'ailleurs, son savoir, devenu immense à cette époque, lui avait acquis la considération de tout ce que la France comptait de plus illustre. Il avait des amis puissants à la cour, et tous étaient charmés de pouvoir protéger *le docte, le facond, le sage, le divin, le gentil Rabelais*. On lui donnait toutes ces épithètes.

XIII

Enfin, quoique tard, à quarante et un ans, il échappait aux moines, sain et sauf ! L'hypocrisie n'avait point trouvé prise sur son heureuse et franche nature ; il était resté homme. Examinons ce qu'il fit de sa liberté, suivons-le d'année en année, dans ses travaux, dans ses courses aventureuses; car, après ces trente années de captivité, nous allons le voir *se pourmener*.

Préalablement, je le trouve établi chez le bon évêque de Maillezais, son ami, non à l'évêché, mais dans une petite chambre de sa maison de campagne, à Legugé.

Legugé est dans une vallée charmante, arrosée par *le Clan*, *douce rivière* que Jean Bouchet a rendue célèbre dans une épître en vers, adressée à Rabelais.

Au lieu des murs de l'abbaye, il a maintenant les prairies en fleurs, les coteaux, les bois, un jardin qu'il dirige à son gré. Je le vois, dans ce frais séjour, occupé avec ardeur d'études botaniques. Quel bonheur ! Au lever du soleil, plus de matines, plus de versets, plus de répons, plus de cloches, mais le chant des oiseaux ! plus de moines, plus de *masques,* mais des amis. D'abord le noble d'Estissac, puis, comme visiteurs fréquents : Tiraqueau, Budé, Ardillon, Clément Marot, Salel, Bonaventure Despériers, Jean Bouchet. Quelle réunion! quelles causeries !

Il vécut là paisiblement pendant six années, comme Horace chez Mécénas. J'aime à m'arrêter sur cette époque de sa vie, à le voir goûter à l'aise, pour la première fois, les charmes de la nature et de la liberté.

J'ai dit qu'il étudiait la botanique à Legugé ; il y joignit l'étude des langues étrangères : l'italien, l'espagnol, l'anglais,

l'allemand, le danois, le hollandais, l'hébreu, le basque, le bas breton, les vieux dialectes de province.

Au milieu de tant de travaux, il savait se réserver les heures du plus charmant loisir ; il les donnait toutes à ses amis, par lettres, par vers ou par conversations, lorsqu'ils le venaient visiter dans cet asile, car il n'en sortait guère. On peut dire qu'il vécut là d'étude, de poésie, de joie, d'amitié. Comme Horace et Catulle, il conviait ses amis, dans des épîtres en vers, à venir avec lui, près de l'excellent d'Estissac, causer, se promener, *vider un bon pot de purée septembrale,* et s'instruire *en toute clergie.*

Son hôte le plus habituel paraît avoir été Jean Bouchet, le procureur de Poitiers. Mais il y venait bien moins encore qu'il ne l'eût voulu : les devoirs de sa charge et les soins d'une famille à nourrir le retenaient à Poitiers. Il écrivit cela un jour à Rabelais, de la manière la plus touchante.

« Pense bien, lui dit-il,

Que rien de moi n'a été détenteur
De retourner voir le tien hermitage,
Sauf seulemeut le petit tripotage
De plaids, procès et causes que conduis
De plusieurs gens, où peu je me déduis.
Mais contraint suis le faire pour le vivre
De moi, ma femme et enfans. Car le livre
D'un orateur, ou son plaisant devis,
Mieux aimerois, ainsi te soit advis. »

XIV

Le fils du cabaretier de Chinon devint, en quelque sorte, parmi les hôtes de Legugé, le président d'une société de libres causeurs auxquels il donna le nom de *pantagruélistes*. Il entendait par là qu'ils étaient les représentants de la soif universelle, dont le monde, à cette époque, était dévoré Chose singulière ! soif se peut prendre ici dans

tous les sens. Les deux dernières années que Rabelais passa à Legugé, 1528 et 1529, furent le commencement d'une sécheresse quasi sans exemple en nos climats. Dans les pays éloignés des rivières, on trouvait, parmi la campagne, les animaux morts de soif, et même beaucoup de rivières avaient tari. Mais, dans le monde moral, c'était bien pis encore. Ce grand fleuve de l'Église papale, où le moyen âge avait bu si longtemps, il était desséché. *A boire! à boire!* était le cri universel; aussi sera-ce le premier mot de Gargantua.

Les conversations de Rabelais avec les pantagruélistes de Legugé ne nous sont point parvenues; mais on les devine, et, d'ailleurs, des traces s'en retrouvent partout dans le *Pantagruel*:

— Ne nous laissons point, disait-il, emporter à la *male-raige* comme ces tas de cafards, cagots et bigots. Arrière ces mâtins! Si nous allons suivant notre petit pouvoir, le bon Dieu, créateur et conserva-

teur de toutes choses, aura pitié de nous. A votre avis, les mamelles de sa bonté seraient-elles taries? Non! non! je resterai à cet endroit plus incrédule que saint Thomas. Cherchons bien, comme veut l'Évangile, et nous trouverons les mamelles divines plus gonflées qu'on ne les vit jamais. Embarquons-nous, compagnons, joyeusement, tous ensemble, malgré *les cannibales,* à la recherche du *divin Piot.*

XV

Les voici qui tendent leurs voiles au souffle nouveau; peut-être bientôt quelques-uns chanteront-ils, pendant la tempête, le psaume: *Beati qui non abierunt!* Heureux ceux qui n'ont point quitté le rivage! Mais Rabelais, au plus terrible de la bourrasque, n'aura qu'un seul cri:

— *Terre, terre, je vois la terre, amis!*

XVI

Les entretiens des pantagruélistes de Legugé, quoique tout intimes et familiers, étaient d'un ordre très-élevé ; on n'en peut douter, à voir que ce fut l'un d'eux, Guillaume Budé, qui proposa à François Ier, vers ce temps-là, de fonder le Collége de France.

Un autre, parmi eux, Clément Marot, fit aussi une chose grande et respectable en traduisant les psaumes en vers français pour le peuple. — Calvin mit lui-même une préface en tête de ces *Psaumes*.

— *Il ne faut pas*, dit-il, *qu'il y ait seulement un spectacle extérieur* (dans les cérémonies religieuses), *mais que la doctrine soit conjointe avecques, pour en donner l'intelligence... c'est une pure batellerie d'amuser le peuple en des signes dont la signification ne lui soit point exposée...*

Cette traduction était, d'ailleurs, de la part de Marot, un acte de courage, puisqu'elle l'exposait au feu, et que, malgré la protection d'amis puissants, elle lui valut encore la prison et l'exil. L'importance de cette œuvre ne peut être mise en doute, lorsqu'on songe que les protestants, pendant deux cents ans, ont chanté les vers de Marot dans leurs cérémonies religieuses, qu'ils les ont chantés même dans les cachots, dans les déserts et au milieu des supplices.

XVII

J'ai comparé nos pantagruélistes à de hardis nochers; eux-mêmes s'y comparaient. Jean Bouchet prenait avec ses amis le titre de *traverseur de voies périlleuses* ; peut-être n'était-il jamais sorti du Poitou où il était né, et dont, en ce moment, il

écrivait l'histoire. Mais, naturellement, ils trouvaient de l'analogie entre eux et ces navigateurs que l'on voit, au commencement du XVI[e] siècle, s'embarquer de tous les ports de l'Europe à la recherche de terres nouvelles. Tout était plein, dans les livres et dans les conversations, du récit de leurs voyages. On en a une idée, lorsqu'on voit le nombre d'éditions qu'eut en peu de temps le récit des expéditions de Christophe Colomb. Les voyageurs pantagruélistes ne couraient pas moins de dangers que les autres : la mer sur laquelle ils voguaient avait aussi ses tempêtes, ses rochers perfides, ses courants sous-marins; je dois ajouter, à la gloire de l'humanité, que ni les uns ni les autres n'étaient poussés à de telles entreprises par la fougue de l'âge, par les besoins de la jeunesse ; ce sont des sages, déjà bien avancés dans la vie : Colomb, lors de son départ de Cadix, a cinquante ans; Rabelais, lorsqu'il quitte sa retraite de Legugé, en a quarante-sept,

et ses compagnons me paraissent tous plus âgés que lui.

Cependant l'heure est solennelle ; l'Océan mugit, la foudre éclate avec Luther. L'Église, sous sa parole, est au moment de se déchirer en deux ; le schisme se manifeste en Angleterre ; on ne sait si tout ne va pas périr. Soliman arrive jusqu'en Allemagne. A ce moment suprême où toute âme a besoin d'un refuge, l'Église papale, toujours attaquée, mais que les peuples avaient crue éternelle et pure, leur apparaît, à travers sa grandeur, couverte de souillures. Le monde est saisi de vertiges. Des prédicateurs insensés, furieux, semblent, dans leur délire, vouloir demander compte aux couvents et au pape de leur raison perdue. Au milieu de cette démence, la raison cependant et l'humanité trouvent partout les plus illustres défenseurs. Mais l'Église éperdue les maudit, les tue et souille leur mémoire ; tout, par elle, est confondu dans l'universelle malé-

diction : elle brûle les sages, pêle-mêle avec les insensés, par milliers, sans pitié ni des uns ni des autres. Que de martyrs! Qui écrira cette histoire? qui saura tirer tant de nobles et saintes vies des abîmes de mensonges où les ont jetées les *calomniateurs ?*

Je ne voulais point rappeler ces choses terribles; mais un épisode de la vie de Rabelais m'y a conduit malgré moi. Le voici. Nos amis étaient devenus de plus en plus suspects; Clément Marot, qui déjà avait été en prison, venait d'être de nouveau poursuivi criminellement sous le prétexte d'avoir mangé du lard en carême. Bonaventure Despériers, dénoncé par un moine, se trouvait aussi à deux doigts de sa perte pour des propos d'*athéiste* qu'il avait, disait-on, tenus avec des gentilshommes à Alençon, chez la reine de Navarre. Mais tout ceci n'était que le commencement. Bientôt un homme illustre et des plus estimés à Legugé, Louis Berquin, est accusé

de propager des doctrines luthériennes. On le condamne au feu. Rabelais et ses compagnons entreprennent de le sauver; Budé use, pour cela, de toute sa faveur auprès du roi, et tâche d'obtenir que Berquin soit condamné seulement à faire amende honorable à genoux, devant la Sorbonne. Il n'obtient rien que d'attirer le soupçon sur lui et sur ses amis. Berquin est brûlé, avec ses livres et ses papiers, sur la place de Grève, le 17 avril 1530.

Budé, qui avait été l'âme de toutes les démarches tentées pour sauver Berquin, sentit qu'il avait compromis, dans cette affaire, non-seulement lui, mais ses amis. Il les engagea aussitôt à prendre la fuite, à se disperser, à chercher, chacun où il pourrait, un asile contre les bûchers qui commençaient à éclairer le monde de si horribles lueurs.

Il semble que Rabelais, ébranlé à ce spectacle, éprouva le besoin de raffermir

son âme en se retrempant aux sciences naturelles. Déjà, la botanique les lui avait fait prendre à goût. D'ailleurs, il pressentait très-bien que les sciences, désormais, à tous chercheurs de bonne volonté, *élargiraient connaissance de Dieu et de ses créatures.*

Son refuge fut choisi bien vite ; il partit pour étudier la médecine à l'école de Montpellier, alors la plus célèbre de l'Europe.

XVIII

Ainsi, pour la première fois, à quarante-sept ans, il s'éloigne des lieux de son enfance ; jusque-là, il n'avait, pour ainsi dire, jamais perdu de vue son clos de la Devinière. De Legugé, on sait qu'il allait encore, de temps en temps, revoir ses vignerons ; du milieu d'eux, en cau-

sant, il contemplait de loin les murs de Sevillé : le frère Buinard, le seul qu'il eût aimé à revoir, n'y était plus ; il était maintenant prieur à Sermaize.

Il visitait aussi quelquefois l'abbaye de Fontenay-le-Comte : son vieil ami, Antoine Ardillon en était devenu abbé, et, sans doute, elle avait bien changé sous un tel directeur. Il aimait à séjourner quelques jours au cabaret de son père, quoique, sans doute, celui-ci n'existât plus. Puis, c'était de passer et repasser devant la *Cave peinte,* pensif et *mélancolieux.*

Aujourd'hui, il lui faut renoncer à ces lieux tant aimés. Aussi les emportera-t-il dans le fond de son cœur plus présents que jamais. Les villages du Chinonnais, et l'Anjou et le Poitou vont reparaître bientôt, dans le *Gargantua,* embellis par tous les charmes de l'imagination.

XIX

Il fit ses adieux, le cœur serré, au brave et généreux d'Estissac, et il partit. Sa réputation l'avait devancé à l'école de Montpellier. Personne n'ignorait son prodigieux savoir, ses relations illustres ; on savait qu'il était le protégé, l'ami du cardinal Du Bellay et de son frère Guillaume, le *puissant et redouté seigneur de Langey.* Maîtres et disciples l'attendaient avec impatience. Voici quels détails nous sont parvenus sur sa première entrée à la faculté de médecine : Rabelais avait suivi la foule dans une salle très-vaste, et fort remplie de public et de docteurs, dans laquelle avait lieu, ce jour-là, une discussion sur la botanique. Tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu. Le doyen de la Fa-

culté, informé de sa présence, le fait entrer dans l'enceinte réservée aux docteurs, et l'engage, le sachant très-versé dans les études botaniques, à prendre part à la discussion. La figure noble, majestueuse, imposante de Rabelais, sa belle prestance, son regard souverain fixèrent si bien l'attention des orateurs, que les voici tous ne sachant plus où ils en sont. Ils n'osent parler devant un tel auditeur. Tous, au contraire, le prient de prendre la parole à leur place. On sait que, touchant l'étude des plantes, il a joint, pendant plusieurs années, la pratique à la théorie chez monseigneur l'évêque de Maillezais. Rabelais s'excuse, on insiste; on le pousse vers la chaire, il y monte : alors il parle des plantes avec tant de charme, d'éloquence et de clarté, et présente la plupart des questions sous un aspect si nouveau, que les applaudissements éclatent de toutes les parties de la salle, et que l'auditoire en masse, docteurs, élèves et public, accom-

pagne maître François jusqu'au lieu de sa demeure.

XX

Le régent de l'université, le *noble Schyron,* voulut l'avoir pour ami. Rabelais, dès le lendemain, prit son inscription, et, un mois après, fut reçu bachelier par une dispense spéciale, car les délais entre ce titre et l'entrée à l'école devaient être plus longs. Mais la science, l'âge, le mérite du personnage l'emportèrent sur le règlement. Schyron et les autres professeurs, qui voulaient l'avoir sans cesse avec eux, étaient ravis de l'entendre ; il avait le singulier avantage d'avoir, depuis longtemps, étudié Hippocrate dans le texte original ; et même, sur un manuscrit ancien qui lui était venu dans les mains, il avait relevé beaucoup de fautes dans ce texte. La mé-

decine lui devait déjà d'avoir rendu aux écrits de son plus vénérable représentant leur véritable sens, dénaturé en plusieurs endroits, ainsi qu'il le prouva. Quand on songe, disait-il, à l'autorité d'Hippocrate sur ceux qui ont dans leurs mains tant de vies chancelantes, on comprend combien le texte a d'importance ici, puisque seulement une virgule retranchée, ajoutée, ou changée de place, peut causer la mort à des milliers d'hommes... *Vocula unica, vel addita, vel expuncta, quin et apiculus inversus, aut præpostere adscriptus multa hominum millia haud raro neci dedit.*

Il laisse entrevoir, dans ces paroles, d'une manière bien naïve, sa sollicitude pour les *pauvres souffreteux.* Aussi l'Université créa pour lui une chaire publique, dans laquelle, devant un nombreux auditoire, il expliqua, avec commentaires, les aphorismes d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien.

L'attrait, la nouveauté de ce cours, ce fut de le voir, au contraire des autres pro-

fesseurs, oser enfin discuter les opinions de ces grands hommes, ne pas se soumettre aveuglément à leur autorité dans une chose aussi importante que l'est celle de guérir les malades, placés, après tout, disait-il, non pas seulement sous le patronage d'Hippocrate, mais sous le patronage évangélique. Il prenait Hippocrate et Galien comme point de départ, légitime sans doute, mais en restant le libre continuateur de ce qu'ils avaient seulèment commencé. Hippocrate, Galien, Aristote, disait-il encore, si grands qu'ils aient été, n'ont pu tout observer. Il faut à la science le travail successif des générations ; et ce qu'elle a de mystérieux dans sa grandeur, c'est que plus nous saurons, plus nous verrons se présenter à nous de nouveaux problèmes à résoudre. La science, comme la création, est infinie.

Il ne bornait pas son examen aux choses d'observation et purement scientifiques ; quelquefois leurs opinions générales étaient

rejetées par lui avec vivacité. C'est ainsi que toujours il reprochait à Galien d'avoir, dans un certain endroit de ses écrits, nié d'une manière absolue l'immortalité de l'âme. Où avait-il trouvé l'assurance d'une chose semblable, demandait-il, pour se permettre d'en attrister le monde? La nature n'est-elle pas attentive à satisfaire toute soif, tout appétit, tout désir? L'immortalité est la soif de l'âme; pourquoi cette soif, comme les autres, ne serait-elle pas satisfaite? Si rien ne démontrait à Galien qu'il en dût être ainsi, au moins devait-il l'espérer de la bonté divine.

On trouva, après sa mort, qu'il avait écrit en marge de son exemplaire, à cet endroit : *Hic, verè se Galenus plumbeum ostendit.* Ici, véritablement Galien se montre de plomb.

XXI

Outre ce cours sur Hippocrate et Galien, il ne manquait pas de se rendre aux conférences sur la botanique, occasion première de ses succès. Là encore, on l'écoutait avec une curiosité ardente : tant il savait donner d'attrait à toutes choses. Comment cela? En replaçant toutes choses dans la vérité. Il enseignait combien les plantes ont été chères à tous les hommes.

— Leurs noms en sont la preuve, disait-il; souvent ils sont empruntés aux souvenirs les plus touchants : Daphné, Narcisse, Smilax, Cynara, Pitys et autres. Au reste, ajoutait-il, les plantes sont nommées en diverses manières. Les unes ont reçu leur nom de celluy qui premier les inventa, cogneut, monstra, cultiva, appriuoisa, et appropria : comme mercuriale de Mercure;

panacéa de Panace, fille d'Esculapius; eupatoire du roi Eupator... Les aultres ont retenu le nom des régions desquelles feurent ailleurs transpourtées. Les aultres ont leur nom par antiphrase et contrariété : comme absynthe, au contraire de pynthe, car il est fàcheux à boire... Aultres sont nommées par leurs vertus et opérations, comme aristolochia, qui ayde les femmes en mal d'enfant; lichen qui guarit les maladies de ce nom; etc., etc. Les aultres par les admirables qualités que l'on ha veu en elles, comme héliotrope qui suyt le soleil... adiatum, car jamais ne retient humidité... Aultres, par similitude, comme hippuris (c'est presle) car elle ressemble à queue de cheval... Les aultres de leur forme : comme trefeuil qui a trois feuilles, pentaphyllon, qui a cinq feuilles; serpoullet, qui herpe contre terre, etc., etc.

Puis, passant à la description de chaque plante, il disait ses vertus médicinales, ses propriétés dans les arts, la manière de

l'employer, sa culture. Il était du petit nombre de ceux qui commençaient à croire à la sexualité des plantes ; mais les fleurs femelles, en ce temps-là, étaient celles que l'on prenait pour les fleurs mâles.

Je le vois indiquer aussi comment chaque plante a son ennemi naturel, auquel tous sages laboureurs et vignerons doivent faire la guerre avec soin. Cet ennemi est quelquefois un insecte, quelquefois une autre plante.

Le lin a pour ennemi les teignes et cuscutes ;

Le froment a l'ivraie ;

L'orge, l'égilops ;

Les lentilles ont le securidaca ;

Les fèves, l'antranium ;

Et les pois, l'orobanche.

Dans les prairies, il faut, autant qu'on peut, éviter la prêle.

Les choux ne se doivent point planter au pied des vignes.

Il enseigne les vertus refroidissantes du nymphea heraclia et de la semence du saule. Il dit les effets de la graine de fougère sur les femmes enceintes; comment l'aconit empoisonne les léopards et les loups, etc., etc.

XXII

Croirait-on que, parmi ces études, il trouvait moyen de faire des comédies et de les jouer avec ses nouveaux amis, Antoine Saporta, Guy Borguier, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier, tous, comme lui, bacheliers en médecine? Il leur disait que le premier devoir des gens doctes est de penser au peuple, de créer pour lui des fêtes, des divertissements, des chants et des consolations; qu'on ne peut qu'ainsi l'enlever à de plus dangereux bateleurs.

— Rien de plus vain que de crier à ceux qui occupent la scène : « Vous jouez mal, vous jouez faux ! » En attendant, le peuple les regarde. Il faut, comme Thespis, sur le premier tonneau, sur la première charrette venue, monter un théâtre nouveau et faire mieux que les autres.

Disons, à la gloire de ces temps, que les plus grands hommes, par toute l'Europe, ne dédaignèrent pas de jouer la comédie. Cette coutume établissait entre les hommes d'étude et les simples une sympathie qui existe peut-être moins depuis que les savants ont cru indigne d'eux de communiquer avec le peuple autrement qu'en de doctes écrits — qu'il ne lit point.

Mais, à voir ces joyeux bacheliers jouer *la morale comédie de celui qui avait épousé une femme muette*—composée par Rabelais —je me figure le plaisir des braves habitants de Montpellier, et aussi l'espèce d'amitié qui s'établissait, dans ces divertissements, entre les spectateurs et les acteurs. La

pièce, d'ailleurs, acquérait plus de comique encore à être représentée par une troupe de médecins, puisque le sujet est une femme muette à qui, par une opération chirurgicale, on fait recouvrer la parole ; mais la dame parle tant et tant, que le bon mari, éperdu de ses cris, veut qu'on la rende muette de nouveau. Les médecins n'ont point, disent-ils, de remède là contre ; ils ne peuvent que le rendre sourd, ce qu'ils font. La femme, dans sa fureur de ne pouvoir plus se faire entendre, devient enragée ; puis, comme les médecins demandent leur salaire au mari, celui-ci répond qu'il est véritablement sourd et qu'il n'entend pas ce qu'ils disent. Les médecins, au désespoir, voulant lui rendre l'ouïe, à force de drogues pour cela, le font devenir fou. *Adoncques le fol mari et la femme enraigée se rallièrent ensemble, et tant battirent les médecins et chirurgiens, qu'ils les laissèrent à demi morts.*

Je ne ris oncques tant que je fis à ce

patelinage, ajoute maître François, dans l'analyse que, quinze ans plus tard, il en a donnée lui-même dans le *Pantagruel*.

XXIII

Un des condisciples de Rabelais, Guillaume Rondelet, qui, je crois, avait joué un rôle aussi dans la comédie de *la Femme muette*, était alors occupé d'un travail sur l'histoire naturelle des poissons, qui devait plus tard l'illustrer. Rabelais se mit à étudier les poissons avec lui. Il les étudia si bien, il observa avec tant de soin les œufs d'une sorte de petit hareng, au museau pointu, nommé picarel; il connaissait, d'ailleurs, si parfaitement tous les livres grecs et latins qui avaient traité des sciences naturelles, qu'il retrouva, avec ces œufs, la manière de préparer le *garum* des anciens. Le pauvre petit poisson, dans tout cela,

perdit son nom de picarel pour prendre désormais celui de *garon*. Cette découverte semi-médicale, semi-culinaire, valut à son auteur les plus grands éloges. Clément Marot et Dolet — le célèbre imprimeur de Lyon, devenu son ami, — lui adressèrent des félicitations en vers. Rabelais, lui-même, à cette occasion, avait envoyé à Dolet une belle épigramme latine, accompagnée d'un flacon de garum.

XXIV

Il eut à Montpellier une chose qu'il n'avait pas eue encore : la mer. Il y étudia bien autre chose que les *petits poissons*. Ce spectacle de l'immensité plaisait à son âme. Ces bruits solennels, mystérieux, révélateurs d'un Dieu puissant, étaient juste à son diapason. Il aimait, après la tempête, à voir le terrible élément s'apaiser ;

il observait avec joie qu'au milieu de ces convulsions, de ces colères, de ces menaces formidables à toute créature, les plus petits êtres étaient épargnés ; qu'il retrouvait à son rocher le coquillage fragile et l'herbe plus fragile encore qu'il y avait remarqués la veille. Il prenait foi à l'équilibre du monde. Il comprenait mieux ainsi les doctrines nouvelles où quelques sages commençaient à montrer que la nature entière est *réglée en son cours* par les lois immuables, éternelles, de la géométrie la plus savante.

Il aimait à se promener en mer. Dans ces petits voyages, il faisait, lui aussi, ses découvertes. Mais, un jour, avec quelques amis, le voilà qui veut s'embarquer à la découverte des îles, comme il le disait en riant ; ils s'en vont intrépidement jusqu'aux îles d'Hyères.

Pour des élèves de Montpellier, ce voyage était un complément d'études : ces îles sont, et étaient encore plus alors, re-

nommées pour leurs plantes médicinales. Je ne sais quelles plantes ni quelles observations scientifiques Rabelais rapporta de cette navigation; mais le climat enchanteur de ces îles, la beauté de leurs sites, lui plurent tellement, qu'il fit à ses compagnons la déclaration joyeuse qu'ils pouvaient à leur gré poursuivre le voyage et chercher, comme tant d'autres, quelque île dont ils se feraient rois ou empereurs; que, pour lui, il s'en tenait à ces belles *Stœchades;* qu'à partir de cette heure, et de son *proprio motu,* il s'en proclamait non le pape, ni l'empereur, ni le roi, mais bien le *calloïer* (petit père.) Ses lettres à ses amis, désormais il les signera : *F. Rabelais, calloïer des îles d'Hières*. Il conserva même ce titre en tête du *Gargantua*.

Aucun de ses biographes n'a dit un mot de cette promenade; mais (outre ce titre qu'il se donna) j'en retrouve partout la trace dans sa *Chronique*. Il ne parle de

ces îles qu'avec éloge, et toujours en disant : *Mes îles d'Hières, mes Stœchades.* En parlerait-il avec cette émotion s'il ne les avait connues, s'il ne les avait aimées? Ce voyage ne fait pour moi aucun doute, et même je penserais volontiers qu'il visita d'autres fois encore ses chères îles.

XXV

Pendant qu'il étudiait ainsi toutes choses—*plantas, animantia et pharmaca,*—il arriva que, comme les deux universités de Paris et de Montpellier étaient toujours quelque peu en rivalité l'une contre l'autre, l'université de Paris obtint du chancelier Duprat une ordonnance très-dommageable à l'université languedocienne. Grande rumeur dans Montpellier; assemblée de docteurs; discussion, résolution rapide: députation vers le chancelier du plus ha-

bile ambassadeur qu'il se pourra trouver. Rabelais, par acclamation, est désigné pour remplir ce message ; il part, il arrive à Paris. On annonce au chancelier un envoyé de l'université de Montpellier. Celui-ci, très-mal disposé, on ne sait pourquoi, contre cette université, refuse de donner audience à son ambassadeur. Qu'imagina maître François? Il s'est fait à ce sujet une histoire que chacun a racontée à sa manière et que voici :

Il s'habille d'un costume extraordinaire; chausse d'énormes besicles, et se va promener de long en large devant la porte du chancelier. Ce siècle était le temps des grandes crédulités populaires — il se voyait alors tant de choses inouïes et merveilleuses ! — Voilà la foule autour du personnage, qui se montrait, du reste, plein de grandeur. A ceux qui osèrent l'interroger, il répondit avec majesté qu'il était l'*écorcheur de veaux*, que ceux qui voulaient être écorchés se hâtassent, qu'il n'avait que

peu d'instants à rester dans la ville...; qu'il venait de Jérusalem et s'en allait aux îles du Brésil.

La foule ne faisait qu'augmenter. Le chancelier, qui, de sa fenêtre, avait aperçu ce riche étranger perdu dans un flot de curieux, s'informa qui ce pouvait être, et le lui fit demander à lui-même par quelqu'un de ses gens. L'étranger répondit en latin. Le chancelier, jugeant plus que jamais que c'était sans doute un très-illustre personnage, envoya vers lui un clerc de sa maison. L'*écorcheur de veaux,* cette fois, parla grec, mais avec les plus douces manières, les plus polies, les plus nobles. Le chancelier observait tout de sa fenêtre. Quoi ! cet étranger parlait grec ! Il l'envoie querir sur-le-champ, le fait monter dans son cabinet. Rabelais ôta ses lunettes, avoua son stratagème, s'excusa, exposa les raisons de l'université de Montpellier dans une harangue *si pleine d'autorité,* dit un vieux biographe, que le chancelier ne le put

refuser. Et, bien plus, à partir de ce jour-là, il aima, comme tout le monde, *ce gentil maître François*.

XXVI

Outre ses travaux sur Hippocrate et Galien, il était encore occupé à traduire, avec notes et préface, les œuvres de Jean Manardi, un médecin de Ferrare.

Cependant, maître François a quarante-neuf ans ; deux années d'études et de professorat lui ont suffi. Le voilà, non pas docteur, mais en état de l'être. Il se dispose à quitter Montpellier. Où va-t-il aller? Ceci est très-remarquable : il quitte Montpellier, malgré son cours, malgré l'estime qu'il s'y est acquise, pour aller s'établir à Lyon. N'y serait pas un peu attiré par les imprimeries d'Étienne Dolet, de François Juste et de Sébastien Gryphe? On dit qu'il

corrigea, chez ce dernier, les épreuves de ces admirables éditions de livres grecs publiés pour la première fois. Il faut se reporter au temps : l'imprimerie venait d'être inventée *par inspiration divine.* Quelques contemporains avaient ressenti, à la vue de cette machine, une joie telle, que plusieurs conçurent pour elle une sorte de passion et de culte. Je ne sais comment exprimer d'une autre manière le sentiment qui, par exemple, poussa Érasme à ne vivre, écrire, penser et se plaire qu'au milieu des presses de Froben. Cette passion porta de nobles esprits, des hommes héroïques à se faire imprimeurs — Dolet en est la preuve. Ce n'était point pour eux un métier; c'était une sorte d'apostolat qu'ils exercèrent avec le dévouement des martyrs. Étienne Dolet, encore, me servira de preuve, puisqu'il fut brûlé.

XXVII

J'ai prononcé tout à l'heure le nom d'Érasme. Ceci m'est une occasion de dire qu'en ce moment même l'illustre vieillard, grâce aux presses de Froben, tenait, depuis plusieurs années, l'Europe attentive à ses publications. Arriverait-il à concilier Luther et la papauté? ferait-il accepter la Réforme à l'Église? Jamais il ne s'était vu que deux hommes, rien que par leurs écrits, eussent, d'une telle manière, empli le monde de leurs noms. C'était un premier et merveilleux phénomène de l'imprimerie: la chrétienté, divisée en deux camps prêts à se déchirer, et les deux camps retenus à la voix d'un seul homme, entendue à la fois sur tous les points de l'Europe, sans qu'il eût à sortir de l'arsenal nouveau dans lequel il s'était établi. Mais Érasme était

vieux, mourant d'infirmités, de faiblesse et de fatigues. Sa mort n'allait-elle pas faire un grand vide? Quel moment pour prendre la parole!

Dans un certain sens, quoique avec plus de verve populaire, Rabelais fut le continuateur d'Érasme. Élevés tous deux par les moines, ainsi que Luther, ils commencèrent avec lui la révolte contre eux. Rabelais n'y mit point la raillerie amère d'Érasme; mais sa *Chronique* n'en fut pas moins la continuation agrandie d'un livre d'Érasme qui dut faire sur lui l'impression la plus vive. L'*Éloge de la Folie* se terminait par ces mots : « Fols très-illustres, tous tant que vous êtes, applaudissez, allez en paix, vivez et beuvez. » Rabelais reprend : « Beuveurs très-illustres, » etc.

XXVIII

Avant de quitter Montpellier, Rabelais fit imprimer, d'après les conseils de l'Uni-

versité, sa traduction des lettres médicales de Jean Manardi. Ce fut là son début, début bien modeste, ce semble, pour un si savant homme; mais l'on y voit apparaître et son génie et son bon cœur. Ici, je n'en suis plus réduit aux conjectures et aux biographies; le voici qui s'exprime lui-même. La dédicace de cette traduction montre toute son âme. A qui devait-il la vie? à qui devait-il d'être sorti des oubliettes de Fontenay-le-Comte? A Tiraqueau. Il lui dédia son premier ouvrage. Je transcris ici quelques lignes seulement de l'épître qu'il lui adresse à cette occasion :

« Très-cher, très-savant, très-équitable Tiraqueau,

» Comment se fait-il qu'au milieu de cette belle lumière de notre siècle, dans lequel, par un bienfait des dieux, toutes sciences se sont améliorées et agrandies, on rencontre encore çà et là des malheureux ainsi disposés, qu'ils ne veulent ou ne

peuvent, des ténèbres obscures des âges gothiques, lever les yeux vers le soleil?...

. . . .

» Serait-ce que la puissance des ténèbres où ils ont vécu est telle, que les yeux, une fois enveloppés par elles, se trouvent condamnés à demeurer dans une irremédiable hallucination?... »

L'impression de ce livre à peine terminée, il publie une édition latine d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, avec commentaire. Nouvelle dédicace; à qui adressée? Le cœur tout seul le devine : à celui qui, au sortir du cachot des moines, l'avait recueilli, au bon évêque de Maillezais.

Mais, deux mois après cette seconde publication, quelques efforts qu'on employât pour le retenir comme professeur à l'université de Montpellier, il fit ses adieux, avec promesse de les revoir quelquefois, et de rester en relation avec eux : d'abord au noble Schyron, le régent, puis

à Guillaume Rondelet, à Antoine Saporta, à Tolet, etc.

Professeurs et disciples, également affligés de son départ, voulurent, par l'institution d'une cérémonie singulière, perpétuer le souvenir de la présence, dans leur université, du docte et éloquent maître François, si bon, si joyeux et si habile, et qui avait fait rendre à l'université ses anciens priviléges. Le fait principal de cette cérémonie, qui avait lieu aux réceptions pour le doctorat, consistait à faire revêtir, en signe d'honneur, au docteur nouvellement reçu, une robe portée autrefois par Rabelais. Cet usage subsistait encore au siècle dernier. Longtemps aussi on a montré, dans Montpellier, la maison qu'il avait habitée.

XXIX

A Lyon, avec Dolet et quelques autres, les conversations pantagruéliques reprirent

leur cours mieux que jamais. Dolet n'était pas seulement un habile imprimeur, c'était un philosophe, un poëte, un des esprits les plus élevés et les plus nobles du siècle. On a de lui plus de vingt ouvrages, latins et français, en prose et en vers. Il traduisit Cicéron et Platon ; l'un des premiers, il mit l'Évangile en langue vulgaire. Il conseillait donc à Rabelais de ne s'en plus tenir à des traductions et commentaires, mais de lancer dans la mêlée intellectuelle un livre véritablement sien. Il voulait qu'il résumât la philosophie du siècle, qu'il donnât au monde ébranlé un mot de *consolation nouvelle.*

— Oui, disait Rabelais, mais un livre vraiment humain se doit adresser à tous. Les temps sont venus où la philosophie doit enfin sortir de l'école et rayonner comme le soleil sur l'univers entier. Nous devons, à cette heure, tenir suspendus fraternellement aux mamelles de vérité les ignorants et les doctes. Je voudrais, pour

ce qui est de moi, si je faisais un livre de philosophie, qu'il pût amuser, consoler, instruire mes braves vignerons de la Devinière et les buveurs de Chinon, aussi bien que les plus savants; qu'il fût le *piot* universel; que princes, rois, empereurs et pauvres gens y vinssent d'eux-mêmes boire ensemble gaiement. La vérité — d'accès assez difficile et scabreux — doit être, ni plus ni moins que dans l'Évangile de Dieu, présentée sous forme vivante si humaine et débonnaire, qu'enfin, acceptée de tous, elle réveille l'âme de tous à la pensée commune. Quel moyen y a-t-il, sinon en s'appuyant sur l'éternelle conscience, de conter aux bonnes gens les histoires qu'ils aiment qu'on leur conte, des histoires qu'eux-mêmes ils ont faites? Par exemple, ces chroniques de géants, tant et tant imprimées en notre âge, depuis la découverte de cet art divin que vous pratiquez, me semblent très-propres à cela. Par toute la France, j'entends conter les

prouesses épouvantables de l'énorme géant Gargantua; il faudrait s'emparer de cette histoire, y enfermer le monde tout entier, et la rendre, ainsi anoblie, aux bonnes gens qui l'ont inventée. Voilà le véritable secret : emprunter aux plus simples leur idée, et la leur rendre ornée de tout ce que l'étude et la philosophie nous ont révélé. La pensée rustique et villageoise, tel est le point où je voudrais rattacher tous les trésors enfouis, cachés jusqu'ici par les ennemis de lumière.

— Eh bien, disait Dolet, voici mes presses; elles vous attendent. Contez-nous l'histoire de Gargantua, emplissez-la de pantagruélisme, faites-en notre *chronique,* notre *chrême philosophal.* Courage! le monde périt de soif et de rage, à vous de le désaltérer. Je me fais vôtre, pour tout imprimer. Soyez le propagateur invincible de la vérité : avec vous, s'il le faut, je braverai le feu.

XXX

Jusqu'à quel point est vraie, dans sa forme, la conversation précédente? Je l'ignore; mais, ce qui est certain, c'est que Rabelais et Dolet parlèrent beaucoup de ces choses; c'est que Dolet excita Rabelais à écrire sa *Chronique,* et que le *Gargantua* parut au mois de décembre de la même année 1532.

Si cette conversation manque de vérité en quelque chose, ce n'est pas en prêtant à l'auteur du *Gargantua* des pensées trop sérieuses. Je trouve dans une lettre qui nous est parvenue de lui, datée précisément de ce mois de décembre, une bien autre élévation. C'est une lettre à Barthelemy Salignac—encore une vieille amitié, mais dont j'ignore l'origine; — il l'appelle son père.

« Je vous appellerais ma mère, lui

dit-il, si votre indulgence m'y autorisait. Ce que nous voyons arriver aux mères qui nourrissent leur fruit avant de l'avoir vu, avant de savoir ce qu'il sera; qui le protégent, l'abritent contre les incommodités de l'air; s'est reproduit en vous pour moi : vous m'avez pris informe et sans nom, vous m'avez élevé, vous m'avez nourri aux mamelles de votre science divine; tout ce que je vaux, je le dois à vous seul; si je n'en convenais, je serais le plus ingrat des hommes. Salut, deux fois salut, tendre père... *Salve itaque etiam atque etiam, pater amantissime, pater decus patriæ, litterarum adsertor*, αλεξικακος. VERITATIS PROPUGNATOR INVICTISSIME. »

Champion indomptable de la vérité! cet admirable mot, écrit en présence des bûchers et qui montre si bien et sa pensée et son courage, me rappelle un autre mot contemporain, celui de Corneille Agrippa, écrivant à Mélanchthon : *Saluez de ma part cet invincible hérétique Martin Luther*

qui, comme Paul dit dans les Actes, sert Dieu dans la secte qu'on appelle hérésie.

XXXI

Quel tableau il y aurait à faire de l'état du monde au moment où parut ce livre étrange de *Gargantua!* L'Europe, épuisée de guerres, de meurtres, de famines, de pestes, de misères morales, présentait l'aspect d'une immense maladrerie. La pauvre France surtout, à ce moment, est accablée: elle avait eu son roi en prison. Sans la peur du Turc, l'empereur et l'Angleterre eussent tenté peut-être de la démembrer; que dis-je! la chrétienté tout entière, défendue contre les barbares par la seule Hongrie, paraissait sur le point d'être submergée. On venait de voir des événements sans nom : le siége de Rome par les soldats de Bourbon en délire; le schisme, la diète

de Worms, celle d'Augsbourg ; anabaptistes, communistes, etc. Luther avait excommunié le pape et brûlé publiquement le livre des Décrétales. La multitude, frappée de vertiges et de manie, devenait furieuse. Dans ce trouble universel, un sage était mort de douleur en répétant : *Ah! que de maux!* Ce n'était point assez : des maladies nouvelles, contagieuses, venaient, apportées par Colomb, d'empoisonner les sources de la vie; les ravages en furent terribles.

Voilà au milieu de quelle situation extérieure Rabelais, dans un mouvement de pitié, publie son *Gargantua.* Aussi le commence-t-il par ce beau et mélancolique dizain, où, s'excusant de ressusciter le rire, il dit :

Autre argument ne peut mon cœur élire,
Voyant le deuil qui vous mine et consomme,
Mieux est de ris que de larmes écrire.

. . . .

XXXII

Rabelais, dans le *Gargantua,* tendit un piége à son siècle, mais piége paternel et charitable : il appelle à grand bruit la terre entière à entendre des fables, et c'est la vérité, l'histoire, la tradition du monde, la philosophie la plus haute qu'il distribue à tous si gaiement. Les hypocrites prétendaient annoncer la parole divine et n'enseignaient aux âmes que mensonge et *diabolologie.* Maître François ne promet que contes, bourdes, billevesées énormes; mais, jusqu'au doute, tout est *vrai* dans son livre. C'est la voix sincère d'un homme ; tous sentiments humains ici sont restés invincibles. C'est un puissant seigneur — il le dit lui-même — en guerre contre tous mensonges anciens et nouveaux, d'où qu'ils viennent, d'ignorance ou de malice. Il leur

lance son artillerie d'une forteresse fantastique, entourée à plaisir, comme un monument égyptien, de chimères, de sphinx, *harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâtées, boucs volants, cerfs limonniers.* On croirait qu'il a voulu bâtir le temple du délire. Mille fantômes terribles et menaçants s'agitent au dehors. L'énigme des Fanfreluches, dès l'abord, vous est présentée; mais, si vous êtes hors de crainte et *beuveurs de franc alleu*, pénétrez là dedans, vous y trouverez *une céleste et impréciable drogue.* Si l'on y voit des énigmes en forme de prophéties, songez que Rabelais fut le contemporain de Nostradamus. Si vous y rencontrez des plaidoyers en baragouin, rappelez-vous combien de fois, oyant discourir MM. les avocats, vous vous êtes dit, exactement comme en entendant les plaideurs de maître François : « Qu'est-ce donc que cela signifie? » Un juge, au temps de Racine, commentait très-bien ce passage du *Pantagruel,* en disant :

— Après que le demandeur a dit bredibreda, et le défendeur bredibreda, nous disons bredibreda : *Ut sit sententia conformis libello*...

Ce qu'il faut voir avant tout dans ce livre, c'est que le monde entier, au moment où il fut écrit, répétait la parole suprême du Dieu des affligés : *Sitio* (j'ai soif), et que, sur son temple, maître François inscrit : *Ici l'on boit* (*hic bibitur*). Alors, on comprend qu'un *beuveur* eut raison d'écrire les vers suivants sur les œuvres de cet inépuisable *architriclin* :

Le livre de maître François
Est une hôtellerie immense,
Où l'on trouve tout à la fois :
Secours, asile et subsistance.

Secours aux pauvres souffreteux,
Asile à tous ceux qu'on oublie,
Subsistance aux nécessiteux,
Pour tous la parole de vie.

O vous, altérés, en ce lieu
Entrez, si vous voulez m'en croire,
C'est le cabaret du bon Dieu,
Chacun gratis y trouve à boire.

Le joyeux hôte de céans,
Des buveurs véritable père,
Guérit, console ses clients,
Les instruit et les désaltère.

XXXIII

La fable de Gargantua était une des plus répandues en France, même avant Rabelais : chaque province, chaque localité avait sur ce géant sa légende particulière que l'on retrouve encore. Il est, en effet, peu de pays où l'on ne montre quelque témoignage de son passage, un monument élevé ou détruit par ce voyageur seigneurial, quelque roche taillée au bord de la mer pour lui servir de chaise, etc. Ces légendes locales

ont toutes pour traits communs *la grand'-jument,* l'enlèvement des cloches de Notre-Dame. Rabelais dut conserver, quelque bizarre qu'il fût, ce canevas populaire, ces épisodes universellement adoptés. Mais il eut tout de suite l'heureuse idée de ne prendre la tradition que comme point de départ et de s'en affranchir. Il annonça, dès le premier chapitre, que Gargantua engendrerait le bon Pantagruel, dont il écrirait aussi la chronique. Ce personnage de Pantagruel est tout à fait de l'invention de Rabelais; jamais, avant lui, il n'en avait été question dans la légende gargantuine.

XXXIV

Dès le prologue, on voit bien, sous une apparence bouffonne, que la *Chronique* n'est tant folâtre. Et le premier chapitre n'est pas lu, que voilà les bonnes gens ini-

tiés à toute l'histoire ancienne : le monde, pour eux, s'agrandit dans le temps, dans l'espace ; ils entendent parler de droit et de justice. Ah ! que Dieu soit béni ! un peu de lumière va se faire dans leur âme.

Les premiers chapitres renferment la naissance miraculeuse de Gargantua : cette naissance est accompagnée des plus admirables circonstances; mais je ne puis m'arrêter chapitre à chapitre, on ne terminerait jamais. J'ai hâte d'arriver à l'éducation du géant ; c'est là que le génie de Rabelais se déploie ; il avait senti que les destinées de l'Europe étaient suspendues à ce problème d'une éducation nouvelle.

Gargantua est d'abord soumis au système *gothique ;* mais son père Grandgousier reconnaît bientôt que ces *rêveurs mathéologiens* lui abâtardissent l'entendement. Il le retire de leurs mains, lui donne un précepteur du *temps présent,* appelé Ponocrate, des mots grecs *ponos*, travail, et *kratéo*, je commande, pour signifier au

jeune seigneur que le travail est le roi du monde.

Ponocrate tâche d'abord de lui faire oublier ce qu'il a appris chez les *corrupteurs de jeunesse.* Il l'instruit surtout par la conversation, visite avec lui les gens doctes, les artisans de tous métiers.

Il a soin aussi de l'élever dans la propreté, chose rare alors, principalement dans les colléges. Les étudiants, au collége Montaigu, par exemple, étaient dévorés de poux.

Pendant sa toilette, le matin, avant les leçons, il fait lire à haute voix, devant lui, quelques pages de l'Écriture sainte. Dans le reste du jour, tout leur est travail et plaisir à la fois, tant sont bien mêlées les deux éducations physique et morale. L'étude est humaine et facile, mais incessante, universelle. Les sciences, telles que physique, pharmacie, histoire des bêtes, botanique, médecine, astronomie, etc., leur révèlent la grandeur de Dieu ; de même

qu'en étudiant la philosophie, l'histoire, la poésie, la vie des héros, les relations des lointains voyageurs, ils prennent connaissance de l'étendue, et de la force, et de la variété infinie de l'âme humaine. Ils admirent la nature, en recherchent les lois, étudient les arts, sculptent, jouent des instruments de musique, et terminent leurs repas en chantant à quatre et cinq parties, ou sur un thème, à plaisir de gorge.

Aux plus belles heures du jour, maître, disciple et compagnons, jouent *à la balle, à la paume, à la pile trigone,* s'exercent à sauter les fossés, à grimper, à courir, à chasser, à faire des armes, à se battre, à monter à cheval, à nager, à fendre du bois, à botteler du foin, à battre du blé, à l'entrer dans la grange, car ces occupations, suivant maître François, aucun homme ne les doit ignorer. Le pain, le vin, les jeux, les combats et les consolations de l'âme, cela importe à tous, et tous doivent être initiés à ces arts sacrés de la vie.

Un jour, chaque mois, est consacré à la liberté, à la spontanéité la plus entière.

Ponocrate s'applique à faire un homme, et non pas un moine ni un scribe; au lieu de rien étouffer, de rien diminuer chez cet enfant aimé de la nature entière, pour la création duquel se sont entendus les quatre éléments, il veut développer d'harmonie toutes les forces physiques et morales, déposées mystérieusement en ce *résumé du monde.*

XXXV

Pourquoi a-t-on répété que l'histoire de Gargantua n'était qu'une histoire de mangeurs? Où a-t-on vu cela? Je sais bien que l'ancien Gargantua, antérieur à Rabelais, n'était qu'une sorte de personnification de la mangerie monacale et seigneuriale; mais Rabelais ne prit point ce personnage

en mauvaise part : il en voulut faire, tout au rebours, le modèle des rois et seigneurs. Il fit, de sa *Chronique,* non pas une œuvre de critique et de négation, mais une œuvre d'affirmation, d'éducation, d'espérance. Lui-même a dit de son livre : *Bon espoir y gît au fond.* Il affirma, témoigna que le bien était possible, montra, comme Dieu l'avait reconnu au commencement, que le monde était bon, et voulut en Gargantua, anoblissant le héros populaire, comme il l'avait promis à Dolet, montrer le guide de toutes perfections humaines. Loin donc d'en avoir fait un mangeur, je lis (chapitre 23) : *Notez que son dîner était sobre et frugal.* Au chapitre 24, il dit que, dans les jours pluvieux, ils mangeaient plus sobrement encore.

XXXVI

Les promenades causeuses et savantes de Ponocrate avec son élève et ses compa-

gnons rappellent le séjour de Rabelais à Légugé chez le bon évêque d'Estissac, au milieu de ses amis :

« Passans par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conférans avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer, Galien, et en emportoient leurs pleines mains au logis ; desquelles avoit la charge un jeune page nommé Rhizotome ; ensemble des houes, des pioches, des cerfouettes, bêches, tranches et autres instruments requis à bien herboriser. »

Après le dernier repas, après la causerie du soir, « en pleine nuit devant que soi retirer, alloient au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel... Ils prioient Dieu le créateur, en l'adorant, et ratifiant leur foi envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense : et, lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à

sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entroient en leur repos. »

XXXVII

Gargantua, toujours dirigé par Ponocrate, vient achever son éducation à Paris ; c'est alors que son père le rappelle, ses États étant envahis par Picrochole. Il y a là des discours pleins de sagesse, d'admirables récits de batailles ; après quoi, la victoire demeure à Grandgousier, parce qu'il est juste, parce qu'il est actif et courageux, avec l'esprit de paix.

XXXVIII

C'est ici qu'il faut se reporter au temps, si l'on veut se représenter l'effet que put avoir, pour les contemporains, la harangue à Picrochole, répandue entre les deux armées envahissantes de Soliman et de

Charles-Quint : « Foi, loi, raison, humanité, Dieu vous condamnent, et vous périrez, leur dit-il ; le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes. Cette imitation des anciens est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarasins et Barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous l'appelons briganderies et méchancetés.

» Mieux eût fait Picrochole soi contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne hostilement la pillant ; car, par bien la gouverner, l'eût augmentée ; par me piller sera détruit. »

XXXIX

La victoire gagnée, le noble Gargantua, avec ses compagnons, parmi lesquels est

maintenant frère Jean, fonde le temple de la Liberté. Ici, la prose ne suffit plus à l'enthousiasme de maître François, il lui faut la parole créatrice des dieux : c'est aux sons de la lyre, comme Apollon et Neptune, qu'il bâtit l'*abbaye de Thélème*, c'est-à-dire l'abbaye de la Volonté ; s'élevant au ton des prophètes, il grave en dithyrambes les lois de ce libre séjour. Par des strophes rapidement cadencées, il en exclut les *hypocrites, cafards, scribes, clercs, pharisiens, bazochiens, usuriers*, *mangeurs du populaire*, puis les *séditieux*, *larves*, *lutins, mutins*. Mais de quelle voix séduisante il y appelle, en chantant, tous nobles et francs chevaliers, avec les belles et vertueuses dames, puis les bons et doctes prêcheurs humains et débonnaires, qui savent, *quoiqu'on gronde,* interpréter l'Evangile *purement*, *entièrement* et *simplement !* Il inscrit sur la porte :

ENTREZ ! QU'ON FONDE ICI LA FOI PROFONDE !

XL

Le *Gargantua* eut un succès immense : — Il en fut *plus vendu par les imprimeurs en deux mois, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans,* disait en souriant maître François.

Je l'ai quitté à Lyon, pantagruélisant chez Dolet ; je l'y retrouve encore, étonné lui-même de l'avidité du public à boire au tonneau pantagruélique. Cela lui donna le goût des livres populaires. Il se mit sur-le-champ à composer un almanach pour 1533. Ceci, d'ailleurs, était indispensable. Les almanachs et astrologues, depuis quelques années, ne pronostiquaient que désolations. En 1524, un astrologue allemand nommé Stofler avait annoncé que, la conjonction de Jupiter, Saturne et Mars devant avoir lieu cette année-là dans le signe des Poissons, il en devait résulter un débordement de la mer,

et, par suite, un déluge universel. L'approche de cette conjonction des trois grandes planètes dans les Poissons jeta l'épouvante et la terreur en Europe. Rabelais voulut confondre ces *fols :* il s'était fait le gardien des âmes; il les protégea comme un père, autant qu'il put, contre toutes erreurs, contre toute hallucination, contre les vaines tristesses ; le monde avait assez de ses malheurs réels sans s'en forger encore d'imaginaires. La croyance à un cataclysme universel était quasi générale.

« Oui, disait Rabelais, s'il n'y avait que les rois pour gouverner la terre; mais, quelque chose que vous disent ces fols astrologues de Louvain, de Nuremberg, de Tubingue et de Lyon, ne croyez pas que, cette année, y ait autre gouverneur de l'universel monde que Dieu le créateur, lequel, par sa divine parole, tout régit et modère, par lequel sont toutes choses en leur nature, propriété et conditions, et sans la maintenance et gouvernement duquel toutes choses seraient

en un moment réduites à néant, comme de néant elles ont été produites en leur être. Car de lui vient, en lui est, et par lui se parfait tout être et tout bien, toute vie et mouvement.

» Sans doute, continue-t-il, si Dieu ne nous aide, nous aurons prou d'affaires; mais, au contre-point, s'il est pour nous, rien ne nous pourra nuire : *Si Deus pro nobis quis contra nos?* dit l'apôtre saint Paul. »

Et je le vois, en effet, la même année, inscrire en tête d'une édition nouvelle du *Gargantua,* sa belle devise grecque : Αγαθη τυχη συν Θεῳ : *Que craindre de la destinée avec Dieu?*

Cet almanach pour 1533, qui nous est parvenu, nous montre une fois de plus qu'il ne faut point chercher les personnages réels de Rabelais parmi les rois et les grands personnages du temps. Si l'on veut absolument qu'ils aient existé, on les trouverait bien plutôt parmi ses amis les plus simples,

qu'il se sera plu, dans cette fantasmagorie, à habiller en puissants et invincibles empereurs. Plusieurs, en effet, étaient, à ses yeux, des souverains indomptables dans le royaume de Vérité. Si les villages de son enfance deviennent, dans son livre, de puissants empires, il est bien naturel aussi qu'il transforme en monarques tous ses amis. D'ailleurs, c'est des petites gens qu'il aime à s'occuper :

« La plus grande folie du monde, dit-il dans cet almanach, est penser qu'il y ayt des astres pour les roys, papes et groz seigneurs, plustout que pour les paoures et souffreteux... Ie laisseroy es aultres folz prognosticqueurs à parler des roys et riches, et parleroy des gens de bas estat... »

XLI

Quoique le *Gargantua* n'eût paru que sous le nom d'*Alcofribas Nasier* — ana-

gramme de François Rabelais, — personne n'avait eu le moindre doute sur son auteur; il reçut des félicitations en vers, en prose, en latin, en grec. Le plus heureux de tous, ce fut le cardinal Du Bellay. Il n'avait pas vu Rabelais depuis longtemps ; il arrivait justement de son ambassade d'Angleterre : il nomma le livre de Rabelais un nouvel Évangile. Il disait avec respect, *le livre*, le livre de vie ; il y trouvait, disait-il, le véritable élixir contre toute blessure. Maître François, lui-même, ne put s'empêcher de sourire un peu à tout cet enthousiasme ; néanmoins, voyant cette soif ardente, il continua la *Chronique*, et donna tout de suite le deuxième livre sous le titre de *Pantagruel, roi des Dipsodes* (altérés).

C'était la même année que l'almanach, en 1533 ; Rabelais avait cinquante ans.

XLII

Le deuxième livre se ressent un peu de

cet empressement ; excepté le prologue où maître François s'égaye lui-même de l'enthousiasme du bon cardinal, ce deuxième livre est long, languissant ; la fin même, en plusieurs endroits, semble peu digne de son auteur. Je croirais aussi volontiers à quelques interpolations.

Mais l'origine, la généalogie, la nativité du grand Pantagruel, *le deuil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec, les faits du noble Pantagruel en son jeune âge,* quelle veine !

Pantagruel étudie d'abord à Poitiers ; il vient à Maillezais, à Legugé ; il visite *le noble Ardillon ;* il traverse Sansay, Celles, Colonges. A Fontenay-le-Comte, il salue le docte Tiraqueau. Altéré de science, mais calme en son âme et plein de confiance aux destinées d'un monde où Dieu seul préside, le royal promeneur cherche en tous lieux où apaiser sa soif : il voyage d'université en université, c'est-à-dire de *beuverie en beuverie.* Il arrive à Montpellier, et il

y séjourne quelque temps; mais, toujours *grand amateur de pérégrinité,* il recommence ses promenades : il voit Avignon, Valence, Bourges, Orléans, etc., etc.

Enfin il vient à Paris : il y visite avec respect la belle librairie Saint-Victor, si chère aux pantagruélistes et à laquelle Jean Bouchet légua tous ses livres, à la condition qu'elle serait rendue publique. — Ceci, parmi tant d'autres choses, nous montre ce qu'étaient les pantagruélistes, combien toute leur vie ils eurent à cœur l'éducation du genre humain. *Désaltérer* fut véritablement leur devise. Qu'on songe à l'amour de Dolet pour l'*imprimerie inventée,* dit Rabelais, *par inspiration divine;* qu'on se rappelle l'ardeur qu'il mettait à dissiper les *ténèbres gothiques,* en publiant pour la première fois la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

XLIII

C'est à Paris que le géant reçoit une admirable lettre de son père Gargantua; c'est là aussi qu'il rencontre *Panurge,* qui lui dit, en quatorze langues, sa faim, son dénûment, ses misères qui sont celles du peuple, et *lequel il aima toute sa vie;* car un trait distinctif des *mythologies pantagruéliques,* c'est combien on s'y aime. Les voilà donc voyageant ensemble, Pantagruel et Panurge —toute soif et toute œuvre ;— ils ne se quitteront jamais. Quoi que puisse faire Panurge, le bon Pantagruel l'aimera toujours. Ce n'est pas seulement la fraternité, dans Rabelais, qui est enseignée, c'est la *paternité.* Il fait sentir que *le don d'être amis,* c'est avoir dans l'âme les uns pour les autres un souffle de la Providence. « Aimer quelqu'un, disait-il, c'est veiller sur lui d'un œil paternel. »

XLIV

Pantagruel et ses compagnons, augmentés maintenant de Panurge, apprennent à Paris que les terres de Gargantua ont été envahies par les Dipsodes (altérés), ayant à leur tête le roi Anarche. Ils partent pour les repousser, il les battent, les poursuivent jusque sur leurs terres, détrônent ce malheureux Anarche, et Pantagruel, à sa place, est proclamé roi de Dipsodie.

Mais les interminables détails de cette victoire sont inventés trop à la hâte. Rabelais, du reste, s'en aperçoit lui-même ; il dit en terminant : *La tête me fait un peu mal, et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillés.*

Il comprit qu'il s'était trop pressé, que tout écrit durable devait être préparé longuement. Désormais, il n'aura plus ces

précipitations. Il promet une suite, en finissant ce livre, et il en donne le programme ; mais sa *Chronique,* lorsqu'il la continuera, prendra un tout autre cours. On peut dire qu'à partir du livre III, une nouvelle histoire commence, plus vaste en toute manière ; les personnages y gardent leurs noms, mais ils se transfigurent.

Rabelais va quitter la France, Pantagruel et Panurge la quitteront aussi, et ; sur la nef qui les emporte au milieu des orages à la recherche de la vérité, nous ne verrons plus, que comme souvenirs, apparaître le Chinonnais, tous ces villages de son enfance : Cinais, Beaumont, Gravant, Panzoust, l'île Bouchard, la Vienne, le pont de Vède, où il allait courir. Il donne pour théâtre à son *Gargantua* les pays que lui-même avait habités jusque-là. Grandgousier est seigneur de Narsay, de la Roche-Clermand, de Sevillé, de Vaugaudry, du Couldray, de Montpensier, de Ligré, de Cande, etc., villages tourangeaux

qu'il transforme en royaumes; ses États sont traversés par la Vienne. Picrochole est roi de Lerné, etc. Les voyageurs de la nef pantagruélique voguent par tous les pays du monde, bientôt même le monde ne leur suffit plus, malgré les découvertes qui viennent de l'agrandir, il leur faut des îles imaginaires; mais si loin qu'ils voyagent au pays des chimères, toujours ils reviennent à la chère Touraine, au Chinonnais. Perdus au milieu des contrées les plus lointaines et les plus merveilleuses, c'est de Chinon qu'ils s'entretiennent. Personne n'eut un génie plus vaste que Rabelais, et personne ne fut plus *de son pays.*

Mais, avant qu'il reprenne son livre, quatorze années s'écouleront, et Rabelais apprendra bien des choses. Une vie nouvelle va commencer pour lui, vie d'action, de voyages et d'aventures.

Malheureusement, nous avons peu de détails sur cette période de sa vie, et encore est-il arrivé que souvent ses propres

lanterneries, comme il disait, se sont mêlées au peu que l'on en sait. Cela s'explique très-bien : de son vivant, on se plaisait à lui faire raconter ses aventures; mais, s'il voyagea beaucoup, s'il observa beaucoup, le joyeux conteur *fantasia* bien plus encore.

D'ailleurs, ses aventures les plus mémorables, n'étaient-ce pas les aventures de son esprit? En ce sens, il fut certainement le plus terrible voyageur de son siècle. Mais il y avait un peu de difficulté à raconter de semblables expéditions; aussi faisait-il quelquefois, de lui-même, dans ses récits, une véritable chimère qu'il revêtait de ses imaginations naïves et folles. Car, il faut le dire, ce somptueux génie aimait les pompes de l'âme; sa raison inébranlable, mais humaine, paternelle et compatissante, n'était dédaigneuse d'aucun des amusements, des ornements où se plaît notre éternelle enfance. Le tout de notre être n'était pas trop, suivant lui, pour instruire et conso-

ler le monde. Voilà pourquoi, dans ses créations, il porte souvent le luxe jusqu'à l'exubérance.

Partout où il s'arrêtait, il se plaisait à repaître ses hôtes de *belles billevesées*. Or, souvent, arriva-t-il sans doute que, se laissant aller aux chimères, le fond, le vrai de ses histoires était emporté dans une sorte de féerie joyeuse. C'est ainsi que nous sont venues plusieurs anecdotes bizarres que Rabelais put très-bien, dans ses *confabulations,* appliquer à ses fantaisies sur lui-même, auxquelles, dans son livre, il donnait ensuite les noms de Panurge, frère Jean, Xénomanes, Gymnaste, Épistémon, etc.; mais nous ne pouvons point, sans lui manquer de respect, attribuer ces anecdotes à sa propre personne, c'est-à-dire à la personne du savant illustre, ami des hommes les plus considérables de son siècle, et qui, jusqu'à cinquante ans, ne fut point du tout, pour ses contemporains comme pour nous, l'auteur du *Gargantua,*

mais un écrivain de livres sérieux, un très-docte et très-éloquent professeur.

XLV

Tous les grands esprits, au XVIe siècle, par un sentiment de curiosité sainte ou profane, se sentaient attirés vers l'Italie ; la splendeur des arts, les souvenirs de l'ancienne Rome, l'éclat et peut-être la ruine imminente de la Rome papale, en faisaient le centre du mouvement universel. Mais ce voyage était terrible : de ceux qui l'accomplissaient, disait-on, les uns revenaient fous, les autres hérétiques—tels, sans doute, que le Biscayen Loyola et l'Allemand Luther.—Mais la France, en maître François, y sut conserver son bon sens et sa joie. On imagine s'il désirait de connaître Papimanie ! Par bonheur, le cardinal Du Bellay est nommé, cette année-là, ambassadeur à Rome. Il passe par Lyon, propose

à Rabelais de l'emmener avec lui en qualité de médecin ; Rabelais accepte, plein de joie, plein de reconnaissance. C'était, dit-il au cardinal, la chose que depuis longtemps il désirait le plus. Quelques-uns cependant lui représentaient les dangers qu'il y avait pour lui à ce voyage ; il oubliait donc ce qu'il avait dit des moines dans ses deux premiers livres ! Non ; mais il comptait sur sa joyeuse humeur, et, d'ailleurs, il savait bien que la protection du cardinal, représentant le roi, serait toute-puissante. Aussi ne put-il être ébranlé dans sa résolution de le suivre, *voire allât-il à tous les diables*.

Le malicieux docteur avait, en partant, plusieurs projets, disait-il : d'abord celui de faire un livre sur les plantes, sur les animaux, sur les drogues particulières à l'Italie. Cela rentrait, ajoute-t-il, dans la médecine qu'il appelait *son art* (*quod erat artis meæ*). Il se proposait aussi de faire, pour monseigneur le cardinal qui le dési-

rait fort, une topographie de la ville éternelle et une histoire des antiquités romaines. De plus, il manifestait l'intention de connaître plusieurs personnages illustres des contrées que ce voyage lui ferait parcourir, avec lesquels il voulait, disait-il, s'entretenir familièrement de certains problèmes qui, depuis longtemps, le tenaient en grande perplexité. On voit cela dans une épître en latin adressée au cardinal.

Mais ce qu'il n'avouait à personne, et ce qui le poussait le plus vers Rome, c'était le désir d'étudier par lui-même les animaux curieux de l'*île Sonnante ;* il appelait ainsi les États de l'Église.

Le voilà donc en route, le voilà chez les bons papimanes... Il se mit à observer toute chose avec une curiosité juvénile, interrogeant la nature, les hommes, les monuments, les cérémonies, les usages. Il n'eut point de repos qu'il ne se fût fait un tableau complet et de la ville, et de ses édifices, et de ses habitants. Il écrivait, il dessinait

sans cesse. Si l'on eût vu les notes recueillies par ce singulier voyageur, — *farraginem annotationum*, — que de choses étranges! des signes inconnus! du grec! de l'hébreu! de l'arabe! peut-être de l'astrologie et de la magie! puis des conversations reproduites, des fragments de lectures, des dessins; fantasmagorie, sorte de rêve où tout était à demi déguisé, à demi et tout à fait! Dans le *Pantagruel,* où plusieurs de ces notes ont été transportées, on sait et l'on ne sait ce que c'est; la réalité vacille, comme au sortir d'un cauchemar terrible.

Les maisons chantent; je dis maisons, et ce sont *cages grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture.*

Quant aux oiseaux, uniques habitants de ces cages, *à les voir de prime-face, eussiez dit qu'ils fussent hommes, mais ils ne l'étoient mie.*

On eût vu, dans ces notes, plusieurs de

ces oiseaux dessinés tels qu'on les trouve encore dans les *Songes drôlatiques de Pantagruel*, et, sans doute, on eût été saisi d'épouvante à ce renversement des lois de la nature.

« Hélas ! pauvres papimanes, disait maître François, d'où vous peuvent venir tous ces oiseaux ? — Ils nous viennent de l'autre monde : partie d'une contrée grande à merveilles, laquelle on nomme *jour sans pain;* partie du pays des *oiseux* (paresseux). Tous les ans, par volées, ces oiseaux ici nous viennent, laissant père et mère, tous amis et parents. La manière est telle : quand en quelque noble maison de cette contrée dernière y a trop d'enfants, soient mâles, soient femelles, de sorte que, qui à tous part feroit de l'héritage — comme raison le veut, nature l'ordonne et Dieu le commande, — la maison seroit dissipée ; c'est l'occasion pourquoi les parents s'en déchargent en cette île *Bossard*. Je l'appelle *Bossard;* car, ordinairement, ils sont bossus,

borgnes, boiteux, manchots, podagres, contrefaits et maléficiés, poids inutile de la terre. »

Mais ce qu'il ne se lassait point d'admirer en Papimanie, c'étaient ces beaux évesgauts et cardingauts, et surtout l'*unique*, le grand Papegaut. Ce qui faisait, pour les contemporains, le piquant du mot Papegaut, c'est que le perroquet alors s'appelait d'un mot quasi pareil : on disait un *papegai*. Le papegai était devenu un oiseau à la mode depuis la découverte de l'Amérique. Les anciens ne connaissaient que le perroquet vert à collier rouge; celui qui reçut spécialement le nom de papegai était le gros perroquet parleur du Brésil, à couleurs si variées, mais où le rouge et le jaune dominent. Il parle mieux et plus facilement que les autres. C'était l'oiseau le plus admiré alors : ceux qui pouvaient se le procurer à grand prix lui faisaient bâtir de magnifiques cages. Le Papegaut aussi, suivant Rabelais, est logé dans une cage somptueuse,

XLVI

L'ambassade, malheureusement, lui prenait une partie de son temps, car il ne tarda pas à y jouer un rôle actif, le cardinal ayant reconnu en lui un homme de *grand'négociation.* Il dut donc renoncer d'abord à son livre sur les plantes; il s'en excusa en disant que, dans ce voyage, il n'avait trouvé de végétaux nouveaux pour lui que le platane. Il renonça également, avant de l'avoir terminée, à son histoire des antiquités romaines, sur ce qu'il en parut une d'un Italien de Milan, nommé Barthélemy Marliani. Il ne trouva du temps que pour les papimanes et pour apprendre l'arabe.

XLVII

Quelles étaient ses contenances devant le pape? On en a fait diverses histoires

dont la plus répandue est celle-ci : Clément VII, sans être précisément un pantagruéliste, était pourtant un des plus savants hommes de son temps; aussi aimait-il fort à s'entretenir avec maître François. Un jour, voulant lui marquer son contentement, il lui demanda quelle chose il désirait le plus.

— Très saint-père, répondit Rabelais avec un majestueux sourire, puisque telle est votre bonté, je vous prie de m'accorder votre excommunication.

Voilà les assistants ébahis.

— Oui, continue maître François, s'il plaisait à Votre Sainteté de m'excommunier, je m'en retournerais *sain et libre dans ma patrie*. Veuillez m'entendre, saint-père ; je suis Français et natif de Chinon, ville insigne, mais ville suspecte; déjà plusieurs membres de ma parenté ont été brûlés. Or, en passant, il y a quelque temps, par la Tarentaise, j'ouïs une bonne femme, ne pouvant allumer un fagot, crier qu'il fallait

que, sans doute, il eût été excommunié de la propre gueule du pape, puisqu'il ne pouvait brûler. Je désire avoir les mêmes prérogatives que ce fagot.

Clément VII fit signe de l'œil qu'il comprenait l'apologue : il aima depuis lors et protégea ce singulier solliciteur.

XLVIII

Mais les nécessités de l'ambassade, après six mois de séjour à Rome, le rappelèrent en France : il apportait, je crois, à François Ier un message du cardinal.

Les biographes racontent à cette occasion l'anecdote qui a donné lieu au proverbe du *quart d'heure de Rabelais;* anecdote invraisemblable, puisqu'on y suppose que Rabelais, si généralement estimé, se serait trouvé sans ressources, à Lyon même, où il avait plusieurs amis riches, entre autres les trois imprimeurs François

Juste, Sébastien Gryphe et Dolet. D'ailleurs, c'est ici l'occasion de rapporter ce que dit de lui un ancien commentateur peu favorable, puisqu'il blâma ses écrits. D'après ce commentateur, Rabelais fut un *homme de bon ménage*... Or, suivant l'anecdote en question, ne sachant, faute d'argent, comment gagner Paris, il aurait fait écrire, dans une auberge, par un enfant, sur de petits paquets de cendres : *poison pour faire mourir le roi;* puis, arrêté comme criminel d'État, il aurait été, par cette invention, transporté gratis auprès de François Ier, qui, l'ayant reconnu, aurait ri aux éclats de son stratagème.

Ne nous arrêtons pas à ces fables; la nature ne crée pas de tels hommes pour que nous en fassions un texte à facéties. Précisément parce que le génie de Rabelais est resté enveloppé de tant de ridicules commentaires, tâchons de le mettre à nu.

Son message achevé auprès du roi, il ne séjourna guère à Paris; il revint à Lyon :

ubi sedes est studiorum meorum, où est le siége de mes études, écrivait-il.

D'abord, il y imprime une traduction qu'il avait faite, avec quelques changements, du livre de Barthélemy Marliani sur la topographie de l'ancienne Rome, et il dédie cet ouvrage au cardinal Du Bellay.

Puis, pour raffermir sa raison contre le spectacle des difformités aperçues en Papimanie, pays d'*Antiphysis* (ennemi de nature), il étudie et professe publiquement l'anatomie. Il avait été, à son retour à Lyon, nommé médecin du grand hôpital. On se représente quelle tâche ce pouvait être en ces temps de peste; mais ces soins avaient du charme pour lui : il se trouvait là dans sa sphère, qui était de guérir, de soulager, d'instruire. Il pansait ses malades, et il venait ensuite verser à tous les trésors de sa science. Il montrait comment la création était apparue en ce siècle plus vaste que jamais; et bien des âmes, en l'entendant exposer cette mani-

festation nouvelle des lois divines, se consolèrent de tant de ruines qui se consommaient ou se préparaient alors.

XLIX

Il faisait son cours d'anatomie avec une telle éloquence, il y montrait si bien comment l'homme, construit d'une si savante et si précautionneuse architecture, est un être de prédilection, que la foule accourait pour l'entendre. Dolet suivait ses leçons. Rabelais, un jour, disserta sur un pendu avec tant de chaleur d'âme, il montra si nettement sur ce cadavre le miracle de notre nature, que Dolet s'écria, en sortant, qu'il enviait le sort du pendu, lequel venait d'être l'occasion d'un discours si divin.

Il écrivit cela à maître François dans une ode latine, lui disant qu'il avait, dans sa leçon, comblé d'honneurs la nature humaine. L'illustre imprimeur sentait là

véritablement s'écrouler le vieux monde; il voyait se lever la lumière, et, plein d'espérance, il composait ces beaux vers :

C'est assez vécu en ténèbres,

. . . .

L

Des traces de ce cours se retrouvent dans le *Pantagruel;* on voit qu'il y enseignait, outre la grandeur de la création, le respect de la vie et combien *le sang* est sacré. « Un seul labeur peine ce monde, disait-il, c'est forger sang continuellement. En ce travail, chaque membre a son office propre. La matière est fournie par la nature entière; c'est le pain, c'est le vin, ce sont les aliments de toute espèce. Pour les trouver et préparer, les mains travaillent, les pieds cheminent et portent toute la machine; les yeux conduisent, la langue

goûte, les dents mâchent, l'estomac reçoit et digère... » Ici, le professeur décrit la formation du sang et le rôle que joue chacun de nos organes; puis il ajoute : « Quelle joie parmi ces officiers quand, après tant de travaux, de soins et de dépenses, ils voient ce ruisseau d'or! Chaque membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier, à épurer ce trésor. Le cœur, par ses mouvements diastolique et systolique, le subtilise et enflamme, tellement, que, par le ventricule droit, il le met à perfection, et, par les veines, l'envoie à tous les membres... L'harmonie des cieux n'est pas plus grande que celle du corps de l'homme. On se perd, on s'égare, quand on entre au profond abîme de ce *microcosme*. Croyez qu'il a là quelque chose de divin; ce *petit monde* est si bon, que, cette alimentation achevée, il pense déjà à ceux qui ne sont pas encore nés. » Alors Rabelais explique les mystères de la génération, tout cela comme on l'entendait alors, mais si humai-

nement, qu'il grava dans les esprits à jamais cette vérité éternelle : que tout est réglé par des lois.

LI

Dolet n'oublia point ces leçons. Dans son cachot, ce furent elles qui lui inspirèrent ces autres vers :

Un homme est-il de valeur si petite,
Est-ce une mouche ou un ver qui mérite
Sans nul égard sitôt être détruit?
Un homme est-il sitôt fait et instruit,
Sitôt muni de science et de vertu,
Pour être ainsi qu'une paille, un fétu,
Annihilé? Fait-on si peu de compte
D'un noble esprit?......

Rabelais et Dolet, comme amis, s'éclairent l'un par l'autre. Hélas! le temps n'est pas loin où celui-ci sera brûlé pour avoir mis au jour des livres hérétiques. Mais

nous le verrons écrire, plein d'espérance et de joie calme :

Si, au besoin, le monde m'abandonne,
Et si de Dieu la volonté n'ordonne
Que liberté encores on me donne
Selon mon veuil (*vœu*),

Dois-je en mon cœur, pour cela, mener deuil
Et de regrets faire amas et recueil ?
Non, pour certain, mais au ciel lever l'œil
Sans autre égard.

Tels étaient les pantagruélistes.

LII

Si les jours, pour maître François, étaient employés à l'anatomie et aux soins du grand hôpital, il passait les nuits presque entières à étudier l'astronomie, du haut d'un observatoire qu'il s'était fait construire.

Il publia, pour 1535, un nouvel alma-

nach ; ce qui ne l'empêcha pas de donner une édition revue et corrigée de *Gargantua* et du premier livre de *Pantagruel*.

LIII

Pendant qu'il étudiait ainsi et enseignait les choses de Dieu, la calomnie, *nommée en grec diabolos,* comme il disait, continuait de travailler contre lui. Il sentit du danger à rester plus longtemps éloigné de son protecteur le cardinal Du Bellay ; il retourna à Rome vers la fin de 1536. Il était bien aise aussi de connaître un peu le nouveau pape Paul III, Clément VII étant mort. Il adressa au nouveau pontife une supplique dans laquelle il lui demanda trois choses : l'absolution publique de s'être enfui de chez les moines, la permission de pouvoir, au besoin, rentrer dans une abbaye de bénédictins, et l'autorisation d'exercer en tous lieux la médecine gratis,

par piété, dit-il, aux seules conditions de ne se servir jamais *ni du fer, ni du feu.* Il avait en horreur ces deux éléments, surtout le feu, si mystérieux alors et considéré comme le *purificateur* universel. Un aphorisme d'Hippocrate disait : « Les maladies qui ne pourront être enlevées par le fer, qu'on y emploie le feu. » Les médecins coupaient, taillaient et brûlaient leurs malades.

« Les chirurgiens de notre siècle, dit le médecin allemand Jean Lange, pour avoir vu une fois le boucher éventrer un veau ou un porc, sans aucune notion d'anatomie, s'en vont brûlant et taillant sur le corps des mortels... Leur maxime, c'est qu'*il faut souffrir pour guérir,* et ils ne sont jamais plus satisfaits que lorsqu'ils entendent les hommes de haut parage leur donner cette louange qu'*ils sont durs et sans pitié pour leurs malades.* »

La sainte inquisition, de son côté, *purifiait* les âmes d'une façon terrible ; mais Rabelais voulut une méthode plus pitoya-

ble, plus humaine. Il ne fut pas sceptique en médecine, comme on l'a dit; il avait été, au contraire, médecin par le cœur avant de l'être par la science. En présence de tant de malheureux, il avait cru à la possibilité de leur faire du bien, il avait cru en l'art de guérir et de soulager : ce fut la recherche et le but de toute sa vie. Voilà pourquoi il fut maître en cet art divin. Soigner, *avoir cure,* c'était sa mission ; mais aux procédés destructifs des vieilles doctrines il opposa, pour le corps et pour l'âme, les procédés curatifs. Son génie compatissant eût voulu pouvoir composer de toute sa science une panacée pour les pauvres malades. Il fait, de l'exercice de la médecine, dans un de ses prologues, une sorte de magistrature et de sacerdoce ; mais il demande, comme première condition pour guérir, que le cœur de celui qui l'exerce soit sain. Les malades semblent seuls l'occuper ; c'est pour eux qu'il écrit son livre, parce qu'il sait que la plupart des hommes sont ma-

lades des fatigues et des vertiges de l'esprit; il rend le calme à leurs sens en leur révélant l'harmonie de ce grand spectacle du monde. Tel est le but de ses écrits; mais, hélas! *les cafards et calomniateurs* déjà ont enlevé ses premiers livres *aux malades, aux goutteux, aux infortunés pour lesquels en leur mal esjouir il les avoit faits et composés.*

Que demande-t-il donc au saint-père? D'être le libre infirmier du genre humain.

Dans le temps même où la papauté venait de vendre au monde la permission de pécher, Rabelais ne lui demandait que l'autorisation de guérir.

LIV

Le voilà de nouveau en route pour Rome, avec sa supplique. Il y arrive gaiement et disposé, le mieux du monde, à jouir des fêtes que l'on préparait pour

l'entrée solennelle en Papimanie de l'empereur Charles-Quint. *Vrai Dieu! quelle chère nous fîmes!* dit-il. D'ailleurs, quelle bonne fortune, pour maître François, de pouvoir contempler en personne ce vivant Picrochole! Il s'intéressait plus que personne aux destinées de ces deux fantômes du temps : Charles-Quint et Soliman. Souvent il rassura ses amis sur l'avenir de l'Europe contre leur invasion, et prophétisa la ruine de leurs empires.

Avant de partir cependant, tout indique qu'il alla revoir sa Touraine, passer quelques jours dans la maison paternelle; car même, après la mort de son père, il y retourna tous les ans, autant que cela lui fut possible. Le cabaret de *la Lamproie* lui appartenait en propriété; il s'y était réservé une chambre et sa part du jardin. Jusque dans ses dernières années, il ne laissa jamais s'écouler un automne, lorsqu'il était en France, sans y venir assister aux vendanges et jouer à la boule avec les

beuveurs, ses antiques amis. Puis, de Chinon, il allait au clos de la Devinière revoir ses braves vignerons et goûter avec eux le petit vin pineau, qui, d'année en année, lui paraissait meilleur.

En passant, il visita, sans doute, le noble abbé Ardillon, alla revoir son ermitage de Legugé, et faire ses adieux au bon d'Estissac. Il promit fort à l'évêque de lui écrire sur tout ce qu'il observerait à Rome, comme aussi d'envoyer à madame d'Estissac, sa mère, des salades de Papimanie, les plus digestives du monde, pour l'estomac de monseigneur. Il devait y joindre, pour le jardin de Legugé, quelques fleurs inconnues en France. Il tint parole, et c'est par lui, en effet, à cette occasion, qu'ont été importés la romaine, les artichauts, les œillets d'Alexandrie, plusieurs espèces de melons et de citrouilles, etc.

Mais, outre des salades et des fleurs, le bon évêque eût été fort curieux que maître François lui pût envoyer le chapeau

de cardinal, avec le titre de légat. En se disant adieu, ils causèrent un peu de cela, et c'est de quoi, dans sa correspondance, Rabelais devait tenir au courant monseigneur d'Estissac, outre ses propres affaires à lui, et tout ce qu'il pourrait apprendre touchant le pape, l'empereur, le roi et le sultan des Turcs.

LV

Cheminant tranquillement pour la Papimanie, le bon médecin s'étonnait des longues files de pèlerins, pâlis de fatigue et de maladies, qu'en tous lieux il apercevait pieds nus et le bâton à la main. Ils allaient, pour être garantis de la peste, en pèlerinage à Saint-Adrien ou à Saint-Sébastien. La peste était quasi permanente en ces temps. D'ailleurs, l'Europe tout entière n'était qu'un champ de bataille, et, le long des chemins, il n'était pas rare de rencon-

trer des hommes blessés et mourants. Souvent Rabelais leur prodigua ses soins. Lorsqu'il trouvait quelque troupe de pèlerins faisant la sieste sous un arbre, ému de pitié pour leur crédulité, cette triste maladie de l'âme, il s'arrêtait avec eux, leur demandait d'où ils venaient. « Nous venons, répondaient-ils, de Saint-Sébastien; nous allions lui offrir nos vœux contre la peste. — O pauvres gens! estimez-vous que la peste vous vienne de Saint-Sébastien? — Oui, vraiment; nos prédicateurs nous l'affirment. — Oui, les faux prophètes vous annoncent ces abus! Ils blasphèment en telle façon les justes et saints de Dieu, qu'ils les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains. (Hélas! pensait-il en lui-même, Homère aussi a écrit que la peste fut mise en l'armée des Grecs par Apollon!) Ainsi prêchait un cafard, dans mon pays, que saint Antoine mettait le feu aux jambes, saint Eutrope faisait les hydropiques, saint Gildas les

fous, saint Genou les gouttes. Je m'ébahis si notre roi les laisse prêcher par son royaume de tels scandales; car ils sont plus à punir que ceux qui, par magie ou autrement, auraient mis la peste dans le pays. La peste ne tue que les corps; mais tels imposteurs empoisonnent les âmes.

» Mes amis, ne soyez plus, à l'avenir, si faciles à ces vains et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en son état, instruisez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul. Ce faisant, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints, et n'y aura plus ni peste, ni mal qui vous puisse véritablement nuire. »

LVI

Il retournait auprès du cardinal ambassadeur, non plus seulement comme médecin, mais encore comme secrétaire et

bibliothécaire de l'ambassade. Ces titres furent sa force auprès du pape pour obtenir ce qu'il demandait dans sa supplique. Aussi, son affaire alla très-bien et *gratis*, et n'eut à subir que quelques lenteurs pour les formalités. Son attente dura depuis novembre jusqu'en février ; mais il ne s'ennuyait pas à Rome, et il était résolu de n'en pas partir qu'il n'y eût vu l'entrée de Charles-Quint.

Quant au titre de légat pour monseigneur l'évêque de Maillezais, il ne put l'obtenir, parce que le roi proposait le cardinal de Lorraine, parce que le cardinal Du Bellay se proposait lui-même, et parce que le pape ne voulait pas qu'il y eût de légat en France.

En revanche, les détails qu'il lui envoie sur l'empereur, sur le pape et sur le Turc, sont admirables. L'embarras de Paul III est une comédie des plus gaies. Il lui faut, pour coucher l'empereur, trois mille lits, et il n'y en a plus dans Rome, depuis le

sac des lansquenets. Le saint-père fait des provisions comiques de foin, de paille, d'avoine, d'orge et de vin. *Je pense qu'il lui coûtera bon, dont il se passât bien en la pauvreté où il est, qui est grande et apparente, plus que en pape qui fut depuis trois cents ans en ça.*

Ce pauvre pape n'en est pas moins résolu à faire à l'empereur la plus magnifique réception. Il lui envoie ambassadeur sur ambassadeur; mais ces ambassadeurs ne coûtent rien. Pour l'entrée du visiteur formidable, le bonhomme Paul III fait percer, tout au travers de la ville éternelle, une rue immense qui passe sous les arcs triomphaux de Constantin, de Vespasien, de Titus, de Numetianus et autres. Elle passe à côté du palais Farnèse, devant le palais Saint-Marc et sous le château Saint-Ange.

Pour percer ce chemin, « on a démoli plus de deux cents maisons et trois ou quatre églises raz terre, ce que plusieurs

interprètent à mauvais présage. C'est pitié de voir la ruine des maisons qui ont été démolies, et n'est fait payement ne récompense aucune ès seigneurs d'icelles. »

Pour subvenir au reste, le saint-père, *proprio motu, de plenitudine potestatis,* impose une taxe aux cardinaux, aux officiers courtisans, aux artisans de la ville et jusqu'aux porteurs d'eau. Aussi, Sa Sainteté voudrait-elle de bien bon cœur que l'empereur ne vînt jamais !

Mais comment ne le recevrait-on pas avec les plus grandes marques de joie, lorsqu'on songe que lui seul peut servir de rempart contre le Turc, qui a *juré ses bons dieux* de venir ravager toute la chrétienté au printemps prochain ?

Le plaisant de cette comédie impériale et papale, c'est que l'empereur n'est guère plus riche que le pape. Le pauvre homme en est aux expédients, bien plus encore que le saint-père. Heureusement, il leur vient de bonnes vaches grasses à l'un et à l'autre ·

« Aujourd'hui matin est retourné ici le duc de Ferrare, qui était allé par devers l'empereur à Naples. Je n'ai encore sçu comment il a appointé touchant l'investiture et reconnaissance de ses terres. Mais j'entends qu'il n'est pas retourné fort content du dit empereur. Je me doute qu'il sera contraint mettre au vent les écus que feu sou père lui laissa, et le pape et l'empereur le plumeront à leur vouloir, d'autant mieux qu'il a refusé le parti du roy... L'empereur a faute d'argent et en cherche de tous côtés, et taille de tout le monde qu'il peut et emprunte de tous endroits. Lui, étant ici arrivé, en demandera au pape, c'est chose bien évidente ; car il lui remontrera que il a fait toutes ces guerres contre le Turc et Barberousse pour mettre en sureté Italie et le pape, et que force est que il y contribue. Le dit pape répondra que il n'a point d'argent, et lui fera preuve manifeste de sa pauvreté. Lors l'empereur, sans qu'il dé-

bourse rien, lui demandera celui du duc de Ferrare, lequel ne tient qu'à un *fiat*. Et voilà comment les choses se jouent par mystères. »

Mais *patience ! patience !* comme disait Panurge, voici venir un nouveau personnage dans la comédie, c'est le Grand Sophi de Perse. Que fait-il? *Ce qu'il fait, mes bonnes gens ?* Il vous bat monsieur le Turc, met son armée dans la plus épouvantable déroute qui se soit jamais vue, et, par ainsi, se trouve ébranlé le grand épouvantail, et « l'empereur est hors cette peur qu'il avoit que le dit Turc ne vînt en Sicile, comme il avoit délibéré, à la primevère ; et se peut tenir la chrétienté bon repous d'ici à longtemps ; et ceux qui mettent les décimes sur l'Église, *eo pretextu* qu'ils se veulent fortifier pour la venue du Turc, sont mal garnis d'arguments démonstratifs. »

Les détails sur la personne du pape et sur ses prédécesseurs ne sont pas moins

curieux, surtout sur Alexandre VI, qui avait fait peindre dans la chapelle de son palais, au-dessus du maître-autel, au lieu de l'image de la Vierge, le portrait de sa maîtresse.

Quant au pape actuel, il le connaît bien. C'est un brave homme, méticuleux s'il en fut et de bonne intention, mais qui a peur de tout, même des astrologues, et qui rend toute la ville peureuse comme lui : « Je vous envoie un livre de pronostics duquel toute cette ville est embesognée, intitulé: *De eversione Europæ*. De ma part, je n'y ajoute foi aucune. Mais on ne vit oncques Rome tant adonnée à ces vanités et devinations, comme elle est de présent. Je crois que la cause en est

Mobile mutatur semper cum principe vulgus. »

(Souvent le peuple suit l'égarement du prince.)

Telle était la correspondance de maître

François; on y sent, outre son intelligence des grandes affaires, qu'il aimait à se mettre chaque jour le monde entier sous les yeux, et qu'il fut le contemplateur assidu de l'histoire. C'est ainsi qu'au prologue du livre IV, on le voit exposer ce drame immense de son siècle. Ailleurs, il nous montre comment les destinées, tout à coup agrandies, du genre humain, font entrer les dieux du vieil Olympe *en pensement nouveau et tédieux*. Mais ils sentent qu'*à cette destinée ils ne peuvent contrevenir, car elle est passée par les mains et fuseaux des sœurs fatales*.

Au chapitre XLI du livre III, il expose toutes les batailles que les rois sont en train de livrer sur la terre :

François Ier contre Venise.

L'empereur contre les Suisses.

Le roi d'Angleterre contre l'Écosse.

Le pape contre Ferrare.

Le Turc contre le Sophi.

Les Tartares contre les Moscovites.

Peut-être se demandait-il s'il n'y avait pas, aux mouvements si variés de l'histoire, une loi d'harmonie, comme à la formation du sang dans nos veines, comme au roulement des astres sur nos têtes, comme à la croissance du moindre brin d'herbe.

LVII

L'hiver passé, il quitte Rome, revient en France avec le bref papal. C'était une réponse aux sots : cela lui eût suffi ; mais, d'un autre côté, ces bulles du pape, au milieu de la chrétienté en proie aux moines, étaient pour lui une sorte de sauf-conduit.

Il revint, cette fois, non plus à Lyon, Dolet n'y avait pu rester, la calomnie l'avait chassé, emprisonné. Rabelais retourna s'établir à Montpellier, et s'y fit définitivement recevoir docteur en médecine, au

mois de mai 1537. Maître François ne rapportait point d'Italie les fureurs sombres de Martin Luther; pourquoi cela? Parce que, dans la cité immense des Césars et de Léon X, où Luther n'avait vu que l'Église papale, maître François avait vu l'univers; parce que, de sa soif ardente, il y avait *humé,* pour ainsi dire, tous les souffles du monde. Cependant, chaque fois qu'il en revint, il fut bien aise aussi, contre l'horrible ivresse d'*Antiphysis,* de se raffermir au spectacle de la nature. Pendant tout cet été de 1537, il fit un cours public sur les pronostics d'Hippocrate, et continua, l'année suivante, par un nouveau cours d'anatomie.

Ses anciens auditeurs, ses amis, ses condisciples de Montpellier accoururent pour l'entendre. Ils furent bien étonnés de voir que, déjà, ce n'était plus le jeune et ardent docteur d'autrefois, celui qui jouait avec eux la comédie, mais un philosophe plein de sagesse et d'expérience. Il était

dans sa cinquante-cinquième année ; sa barbe grise, son visage austère ne le montraient que trop. Mais le cœur ne vieillissait pas : en tous lieux, en tout temps, sur tous les sujets évoquant la lumière, il recherchait le vrai Dieu dans ses œuvres... Cependant la persécution contre tous les chercheurs allait croissant. Maître François, au milieu des menaces, continua ses études avec calme, répétant peut-être, en souriant, le mot d'un ancien Père : « Laissez-moi voir, ô mon Dieu, la beauté de votre visage. »

Le bref papal, en le protégeant pour son passé, ne le mettait pas à l'abri contre la calomnie ; il sentit qu'il ne pouvait rester ainsi longtemps séparé de tout protecteur ; que, loin du cardinal, il n'y avait de sûreté pour lui qu'auprès du roi. Il part pour Paris. Paris, le voisinage de la cour, était encore le plus sûr asile pour ces représentants de la liberté future du genre humain ; Dolet, plus persécuté que jamais, venait

aussi de s'y installer. Mais que leur destinée fut différente ! Il est vrai qu'en Dolet on croyait voir vivante la terrible machine qui, du pays damné de Gutenberg et de Luther, se répandait par toute la terre, dissipant les ténèbres et menaçant de ne pas laisser en Europe un petit coin obscur où se pussent retirer tant de bons moines accoutumés à vivre, dans la nuit, avec les pharisiens, pattes-pelues, harpies, tous corrupteurs des hommes, tous mangeurs des peuples, tous passés maîtres en diabolologie.

LVIII

Le temps était terrible : les bûchers succédaient sans fin aux bûchers ; tout servait de prétexte aux plus affreux supplices : hérésie, sorcellerie, magie, démonolâtrie, possessions, obsessions, on punissait de mort jusqu'aux troubles de l'âme.

Ceux qui étaient atteints de maladies étranges, on les brûlait (le diable était en eux) ; on jetait au feu les fous, sous prétexte que, l'âme étant partie, on devait rendre le corps aux éléments. On brûlait jusqu'aux mélancoliques. Des villages entiers se trouvèrent dépeuplés. Sous le seul règne de François Ier, cent mille sorciers furent déférés à la justice. Quelle justice, grand Dieu ! quand je songe qu'un juge faisait ce vœu, de voir cette foule innombrable de prétendus sorciers réunis en un seul corps *pour les faire brûler tout à une fois en un seul feu !* Les enfants, quelque fût leur bas âge, étaient compris dans les procédures ; seulement, le même juge pensait que, *par bonté d'âme,* on pouvait *se contenter de les étrangler.*

Ce n'était pas assez de l'innocence humaine, il leur fallait l'innocence des bêtes ; leur fureur de juger, de damner et condamner, s'étendit (on hésite à le dire) jusqu'aux insectes. On vit des tribunaux,

frappés par Dieu sans doute de vertige, condamner à l'excommunication des chenilles et des limaçons ! On croit rêver ; l'histoire cependant a conservé des traces de ces aberrations du pauvre esprit humain.

A Troyes, sentence est rendue contre des chenilles, en ces termes : « Parties ouïes, faisant droit sur la requête des habitants de Villenoce, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours, et, faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées. »

A Grenoble, même arrêt contre des limaces. Dans l'évêché d'Autun, les rats s'étaient multipliés d'une manière terrible : procès leur est intenté, assignation de *comparoir* ; ils firent défaut, on les excommunia.

S'ils n'eussent joué que ces comédies, c'eût été bien ; mais il faut voir le portrait que Rabelais nous a laissé d'eux dans le chapitre des *chats fourrés : ils mangent*

les petits enfants..., ils brûlent, écartellent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans distinction de bien et de mal.

On comprend, avec de tels juges, si Rabelais pouvait craindre, s'il avait trop de la protection papale et royale. D'un jour à l'autre, il pouvait lui venir quelque accusation étrange de magie ou de lycanthropie.

A Paris, cependant, il lui fallait un asile; il demanda d'entrer comme prébendier à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés Quelques docteurs prétendirent que Rabelais n'ayant pas profité immédiatement de l'autorisation de rentrer dans un monastère, que n'ayant pas même repris l'habit religieux depuis deux ans que ces bulles de réhabilitation lui avaient été délivrées, il ne pouvait être admis à Saint-Maur que sur un nouveau bref du pape. Heureusement, par l'intermédiaire du cardinal, il l'obtint très-vite, et entra à l'abbaye, se

résolvant enfin, cette fois, à revêtir l'habit de Saint-Benoît.

LIX

Saint-Maur, dont il nous a laissé l'éloge dans le *Pantagruel,* n'était plus une tanière à moines, semblable à celles du temps jadis ; le souffle nouveau qui parcourait la terre avait déjà changé bien des choses : mœurs, langues, institutions, rapports des peuples entre eux, sciences, doctrines religieuses, tout avait soif de réformes. Aux yeux mêmes des contemporains, le monde paraissait renaître... Ce mouvement de *renaissance* avait pénétré jusque dans certains monastères : Saint-Maur était de ce nombre. Aussi, Rabelais nous dépeint-il ce séjour comme *un paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices, et tous honnêtes plaisirs d'agriculture et vie rustique.* Mais il faut dire que l'abbé de ce

monastère était le cardinal Du Bellay; qu'il en faisait, lorsqu'il n'était pas en ambassade, le lieu habituel de sa résidence, et qu'il y avait fait bâtir, par l'architecte Philibert Delorme, un magnifique château à l'italienne.

C'est là que Rabelais transporta sa riche bibliothèque, ses manuscrits, ses papiers, ses collections, ses instruments scientifiques. Il retrouva, dans cette retraite, la vie de Legugé, mais agrandie de combien d'années d'expérience, d'études et de voyages! Plus souvent encore qu'autrefois, il alla, de Saint-Maur, visiter ses amis; ses promenades les plus habituelles étaient en Touraine, en Poitou, en Normandie.

Il venait là pantagruéliser chez le roi d'Yvetot. Ceci n'est pas une plaisanterie : la royauté d'Yvetot appartenait à cette époque à l'un des quatre frères Du Bellay. Il allait aussi chez l'évêque du Mans, René Du Bellay, qui aimait la physique. Ils faisaient, maître François et lui, des conver-

sations, des recherches, des expériences sans fin, et on les eût pu prendre, dans leur évêché, pour deux nécromanciens.

Comme autrefois, tout entier à ses amis, il écrivit, à Saint-Maur, les ruses de guerre de Guillaume Du Bellay, chevalier de Langey, le même dont il a raconté la mort avec tant de respect dans le *Pantagruel*. Depuis qu'il devait au cardinal d'avoir pu connaître la ville éternelle, on voit combien il lui était resté dévoué, ainsi qu'à ses frères ; car non-seulement il avait vu Rome, mais il l'avait vue avec l'ambassadeur ; il avait été initié à la politique du saint-siége. Aussi, comme il remercie bien de cela le noble cardinal, dans l'épître dédicatoire placée en tête du livre de Barthélemy Marliani ! Il voudrait immortaliser son généreux ami : *Puis-je vous remercier,* lui dit-il, *autrement que par un tel honneur ?* Ce que depuis mon enfance je souhaitais le plus, c'était de voir l'Italie, de connaître la capitale du monde ;

votre généreuse bonté a comblé mon désir. Non-seulement j'ai vu Rome, mais je l'ai vue avec vous, je l'ai vue dans le gouvernement des affaires pendant votre glorieuse ambassade. »

Il espérait, je crois, finir ses jours à Saint-Maur ; on voit qu'il s'y était arrangé pour cela. L'évêque du Mans eut beau le nommer, dans son diocèse, curé de Saint-Christophe-du-Jambet, il n'y alla pas, et s'y fit remplacer par un coadjuteur. D'ailleurs, pour ce qu'il lui restait à publier, il avait besoin de ce refuge de Saint-Maur, protégé par la puissance royale ; il faut considérer qu'il était plus que sexagénaire, qu'il ne lui suffisait plus d'habiter par l'esprit des régions éthérées, qu'il fallait au vieillard un lieu de repos et de paix.

LX

Livré plus que jamais à l'étude sous les beaux ombrages de Saint-Maur, ses amis

attendaient de lui une œuvre de haute portée philosophique et religieuse; ses conversations, d'ailleurs, depuis quelque temps, semblaient indiquer cela. Tous les grands esprits (ainsi que l'atteste un distique célèbre de Théodore de Bèze) avaient les regards vers lui. Que ne pourra pas faire un tel homme dans les choses sérieuses, disait-on, lui qui, seulement en jouant, a écrit un si admirable livre? Il faut citer parmi ceux qui espéraient ainsi en Rabelais, le futur chancelier de l'Hospital, alors conseiller au parlement de Paris; mais l'auteur du *Pantagruel* les trompa, ne devint point sérieux, et continua de rire.

« *Parce que rire est le propre de l'homme*, parce qu'il faut, disait-il, en éclairant le monde, brûler les brûleurs dans les flammes de l'esprit. Et qu'est-ce que l'esprit, sinon la joie de l'homme? L'esprit est le *consolateur* du monde; comment la joie n'habiterait-elle pas avec lui? Si l'esprit nous illuminait mieux, tous nous serions

saisis d'un rire olympique au spectacle de l'impuissance des diables, et à voir combien ce monde, et chacun de nous, est précautionneusement entouré des soins de la Providence. N'en croyons pas un instant qui passe dans une éternité. Le gouvernement de ce monde n'est abandonné ni aux méchants, ni au hasard, ni au diable ; il est tout entier aux mains du Père universel, créateur et conservateur de tout être et de toute vie. Erreurs, fureurs, aveuglement des âmes, maladies terribles, sans doute ; mais ayons confiance au médecin suprême, à celui qui est bon par-dessus tous, et qui a la nature entière et tous ses secrets, et l'éternité pour guérir. »

Outre les raisons de sûreté, un autre motif l'eût retenu à Saint-Maur : Tiraqueau, qui semble avoir été toujours l'ami le plus cher à son cœur, venait d'être nommé conseiller au parlement de Paris ; cela les rapprochait l'un de l'autre. Jean Bouchet avait été nommé au même parlement, et ils

étaient heureux de retrouver ensemble un souffle de leur jeunesse. Rabelais fut toute sa vie le centre des libres penseurs; mais il ne donna point à leur association d'autre base que l'amitié. Leur règle consistait à s'aimer les uns les autres. Tout ce qui était de lui ou à lui ne semblait exister que pour ses amis; jusque dans les moindres choses, on en retrouve la trace. Ainsi, sur chaque volume de son admirable bibliothèque, il avait inscrit cette devise, qu'on eût pu lire jusque dans son cœur : *Francisci Rabelæsi medici* και των αυτου φιλων (*à François Rabelais, médecin, et à ses amis*).

Ce qui l'attirait surtout auprès de Tiraqueau, c'est qu'il trouvait chez lui une famille, famille patriarcale, comme il l'eût aimée pour lui-même. Le docte et bon Tiraqueau avait vingt-six enfants, sans compter les enfants des enfants qui commençaient à naître, et auxquels Rabelais faisait tant de beaux contes !...

La nomination de Tiraqueau à Paris et de Jean Bouchet nous montre que l'humanité commençait d'avoir quelques représentants parmi les parlements. Cependant les affreux bûchers continuaient, malgré Tiraqueau, l'Hospital et quelques autres. Rabelais put entendre, de Saint-Maur, les cris de Dolet, brûlé sur la place Maubert, à l'âge de trente-sept ans ; il put lire les nobles vers qu'il adressa en vain à ses juges, du fond de son cachot :

Que me veut-on? . . . .
Suis-je un loup gris? suis-je un monstre sur terre,
Pour me livrer une si rude guerre?
Suis-je endurci en quelque méchant vice,
Pour me traîner si souvent en justice?
. . . .
. . . .

Quand on m'aura ou brûlé, ou pendu,
Mis sur la roue et en cartiers fendu,
Qu'en sera-t-il? Ce sera un corps mort.
Las! cependant, n'aura-t-on nul remord

De faire ainsi périr cruellement
Un qui en rien n'a forfait nullement?

. . . .

Oui, ce ne sera qu'*un corps mort,* héroïque martyr; mais ton âme, sortie immortelle du milieu des flammes, aura son refuge dans l'âme de tes amis, dans l'âme de tout un peuple, et au sein même de la volonté divine. Rabelais, à cet horrible spectacle, anticipant de trois siècles, s'écriera, montrant la caverne des *chats fourrés* : « Quand leur cabale sera *manifestée au peuple*, il n'est orateur si habile, loi si draconienne, magistrat si puissant, qui le puisse empêcher de *les faire tous vifs là dedans leur rabouillère félonnement brûler*. Ah! s'il en devait être autrement, s'écrie-t-il, *que la foudre du ciel en cendre les réduise, puisque les humains tant sont au cœur endurcis, que le mal parmi eux advenu, advenant et à venir, ne recordent, ne sentent, ne prevoient de*

longue main, ou, le sentans, ne osent et ne veulent ou ne peuvent le exterminer. »

LXI

Je ne parle point d'un nouvel almanach qu'il publia vers la fin de 1545, afin d'arriver tout de suite à dire que, l'année suivante, après le supplice de Dolet, il eut le noble courage d'imprimer le troisième livre de *Pantagruel*.

Il faut lire ce livre, je n'en donne point l'analyse ; d'ailleurs, tout s'y passe en conversations : point de voyages, point de guerres ; il y est dit seulement, au premier chapitre, que Pantagruel, maintenant roi d'Utopie et roi de Dipsodie, a transporté une colonie d'Utopiens chez les Dipsodes ; que Panurge a été créé par lui châtelain de Salmigondin ; que, là, M. le châ-

telain, achetant cher, vendant bon marché, mangeant son blé en herbe, a trouvé le merveilleux moyen de créer quelque chose de rien; en formant *beaux et bons crédi-teurs*. Le reste du livre est employé en délibérations sur le mariage de Panurge. *Voudriez-vous*, dit-il, *qu'ainsi seulet, je demourasse toute ma vie sans compaignie conjugale? Vous savez qu'il est écrit:* VÆ SOLI! (MALHEUR A L'HOMME SEUL!) Mais, de l'humeur dont il est, il aura peut-être, dans le ménage, tant de chagrins! — Donc, doit-il ou non prendre femme? Il entremêle l'une et l'autre réponse de tant de *si* et de *mais*, que le sage Pantagruel lui-même ne sait plus que résoudre. Les quatre facultés sont tour à tour interrogées sur ce point, et les sorts et les songes, et la sibylle de Panzoust, et le médecin Rondibilis, et les fous et les sages; on interroge jusqu'aux muets. Enfin, on se résout à mettre à la voile pour le grand voyage vers la *Dive-Bouteille*, qui seule,

peut donner réponse à cet insoluble problème.

Pour la première fois, sans être arrêté par rien, il avait osé mettre son nom à son livre : un déluge de fureurs, de calomnies, d'accusations, tomba sur lui, mais n'altéra pas sa sérénité. Bravant *cette hideuse, morveuse, caterrheuse, vermolue cagotaille,* il se mit à raconter, au milieu de leurs cris, le voyage du bon Pantagruel aux îles de Tohu et de Bohu, aux îles de Nargues et de Zargues.

Remarquons qu'à partir du IIIe et plus encore du IVe livre, la sagesse de Pantagruel est devenue plus inaltérable ; pas une parole légère sur ses lèvres. A mesure qu'il s'éloignait de ses jeunes années, Rabelais faisait vieillir avec lui ses personnages. Hélas ! les cheveux de Panurge lui-même avaient blanchi. Qu'ils étaient loin, en effet, ces souffles de jeunesse, ces temps heureux où l'aurore du jeune Pantagruel semblait se lever avec l'aurore du monde ! Le sage

contemplateur les avait vus disparaître ces parfums des Florides apportés par Colomb, et ces joies de l'imprimerie naissante et de l'antiquité retrouvée, et du premier salut des sciences... Il y avait dans l'air, au temps où nous sommes, des pressentiments funèbres. Tous ces bûchers, qu'était-ce, sinon les feux précurseurs de la Saint-Barthélemy? Cependant, malgré les années, Panurge et frère Jean, de livre en livre, augmentent en folie et en fougue; on ne sait quel flot de révolte s'élève de leur âme... Toute parole sérieuse de Pantagruel est emportée par leurs bouffonneries quelquefois terribles.

LXII

Pendant qu'il prépare la suite de son *Pantagruel*, la rage des bigots, leurs injures, leurs calomnies répétées, imprimées, prêchées publiquement, devinrent

si violentes, que Rabelais finit par s'attrister. Il se voyait attaqué non-seulement par les moines, mais par tous ceux qui, pour défendre leurs doctrines, ne rougissaient pas de répandre le sang (ce sang, fruit des efforts de la nature entière). Calvin lui-même dénonça Rabelais à la haine de ses sectateurs. « Mais il n'y a que les adorateurs des faux dieux, disait Rabelais, qui veuillent maintenir leur culte sur la ruine de ce qui est la vérité vivante. Ils brûlent le plus beau livre de Dieu, qui est l'homme, pour conserver leurs doctrines éphémères. Mais la doctrine des doctrines, la loi suprême, le verbe divin, a-t-il donc besoin d'eux et de leurs barbaries pour se maintenir éternel? » Comme il lisait alors, plus que jamais, l'Écriture sainte, il aimait à s'arrêter sur ces paroles de Job : *Numquid Deus indiget vestro mendacio, ut pro illo loquamini dolos? — Numquid faciem ejus accipitis, et pro Deo judicare nitimini?* (Dieu a-t-il besoin de votre mensonge, et que, pour le dé-

fendre, vous ayez recours à ces fraudes? — Prétendez-vous protéger Dieu, et serait-ce à le favoriser que tendent vos manœuvres ?)

Cependant, les plus doctes, les plus grands personnages, toute la cour et François Ier lui-même, se prononcèrent pour Rabelais. En reconnaissance *de son bon, franc et loyal courage*, les pantagruélistes lui offrirent un flacon en or et argent ayant la forme *d'un beau et ample bréviaire.*

Mais la Sorbonne ne riait pas ; elle représenta au roi que le IIIe livre de *Pantagruel* était un livre plein d'hérésies. François Ier se le fit lire, l'approuva, en reconnut l'*utilité*, et prit en horreur *quelques mangeurs de serpents*... Leur charité ardente eut recours à un autre moyen : ils inventèrent que Rabelais était l'auteur de livres infâmes qui circulaient alors.

Sur-le-champ, Rabelais voulant s'expliquer, voulant remercier le roi et tous les pantagruélistes du royaume, publia par anticipation quelques chapitres du livre IV.

Il les fit précéder d'une épître au cardinal Odet et d'un long *prologue.*

Sans vous m'étoit le cœur failli, dit-il au cardinal, *la calomnie de certains cannibales, misanthropes, agelastes* (qui ne rient pas), *avoit tant contre moi été atroce et déraisonnée, qu'elle avoit vaincu ma patience et plus n'étois délibéré d'en écrire un iota.*

Mais la défense que tant de nobles et grands personnages ont prise de son livre lui a rendu, dit-il, l'espérance et le courage. D'ailleurs, il s'est rappelé que Dieu a voulu *que sa voix soit entendue et que la loi de vivifique science soit annoncée à ceux qui sont dans les ténèbres.* Ce sont, dit-il, les paroles de Salomon, au chapitre 45 de l'Ecclésiastique.

Les premiers chapitres de ce IVe livre nous montrent Pantagruel, Panurge et leurs compagnons voguant vers l'oracle de la Dive-Bouteille. Ils parcourent, à travers les mers, des îles inconnues, mystérieuses,

fantastiques ; mais au milieu de quelle tempête !

Et qu'est-ce que cette tempête, sinon la tempête morale du XVI[e] siècle? Tous les éléments se combattent, l'air devient opaque, le soleil a disparu, le fanal du navire est éteint. *Autre lumière ne nous apparaissoit que des foudres.* Chacun pense à son âme, crie le pilote, n'espérant aide que par miracle des cieux.

Pantagruel levant les mains au ciel : « Seigneur Dieu, dit-il, sauve-nous, nous périssons. Non, toutefois, advienne selon nos affections, mais ta sainte volonté soit faite ! »

Panurge, pour qui se fait le voyage, dans son effroi, la raison troublée, veut qu'on arrête : *Puisque surgir ne pouvons à bon port, mettons-nous à la rade je ne sais où. Plongez toutes vos ancres.*

Mais le noble Pantagruel, plein de confiance en Dieu, l'œil à la proue, tenant le gouvernail, rend la joie à tous ses compa-

gnons, en s'écriant le premier : *Terre! terre! je vois la terre, enfants.*

Il ne faut pas oublier que cette horrible tempête n'a d'autre cause que la présence, sur l'Océan, d'un gros navire chargé de moines : jacobins, jésuites, capucins, augustins, bernardins, célestins, théatins, egnatins, amadéans, cordeliers, carmes, minimes et autres saints religieux, lesquels s'en vont *au concile de Chésil,* c'est-à-dire au concile de Trente. Aussi, la vue de tous ces beaux pères concilipètes, qui divertit Panurge, attriste le bon Pantagruel.

LXIII

Rabelais vivait à Saint-Maur depuis neuf ans, lorsque François Ier, le protecteur des protecteurs, mourut. Cette mort devait être la fin du cardinal Du Bellay. Il fut remplacé auprès du nouveau roi, Henri II,

par le cardinal de Lorraine (plus connu sous le nom de cardinal de Guise). Momentanément, il résolut de quitter la France, de retourner à Rome. Rabelais, quoique dans les bonnes grâces du cardinal de Guise, jugea prudent de disparaître aussi, et, pour la troisième fois, il accompagna en Italie monseigneur Du Bellay.

Il n'est resté de ce troisième voyage qu'un seul monument : c'est le récit des fêtes véritablement pantagruéliques que le cardinal donna à Rome pour célébrer la naissance du dauphin de France ; récit curieux, qui montre un certain côté des mœurs du temps. Maître François, dans ce récit, ne fut guère que le secrétaire de Du Bellay : celui-ci le chargea de rédiger cette *Sciomachie* pour être envoyée au cardinal de Guise. C'était faire sa cour, en même temps, au Guise, au roi et à *madame de Valentinois*, laquelle put voir qu'il y avait eu, dans ces fêtes, une belle allégorie en son honneur.

Malgré ces hommages à la nouvelle cour, deux ans s'étaient écoulés, et l'on ne rappelait pas monseigneur Du Bellay de son exil volontaire. Rabelais, espérant que, peut-être, il pourrait le servir auprès du cardinal de Guise, prend sa résolution, revient seul à Paris, se rend auprès du cardinal de Guise, s'en fait aimer, négocie pour son ancien protecteur, obtient pour son *Pantagruel* la protection du roi, et publie la fin du IVe livre, et, de plus, un almanach nouveau pour 1550. D'avoir revu ses chers, ses bienheureux papimanes, il semble que cela l'eût remis en verve et en gaieté.

Il montre maintenant nos voyageurs arrêtés dans l'île des Macréons, île tout encombrée *de vieux temples ruinés* et de *sépulcres antiques*. Ils traversent l'île Farouche, visitent le lamentable pays des Papefigues, assujettis, grugés, ruinés, minés, exterminés par les Papimanes; l'état de misère où ils les trouvent leur fait

horreur, ils n'osent qu'à grand'peine pénétrer dans leurs terres.

Partis de chez les Papefigues et poussés par un vent frais, ils abordent aux rivages prospères des beaux, des bons, des doux, des gras, des béats Papimanes :

O gens heureux !
O semi-dieux !

Ils y voient l'*archétype d'un pape !* ils y entendent les discours naïfs du bonhomme Homenaz, évêque de Papimanie ; ils y voient le livre des Décrétales, *par la vertu desquelles est l'or subtilement tiré de France en Rome.*

A cette vue, une tempête d'éclats de rire se soulève parmi les pèlerins : c'est une avalanche d'exclamations, d'histoires, de propos... Ils parlent tous à la fois, Homenaz et Pantagruel, Panurge et frère Jean, Ponocrate et Eudémon, Carpalim et Gymnaste, Rhizotome et Épistémon. Épistémon, quoiqu'il en ait vu bien d'autres, quoi-

qu'il ait été mort, quoiqu'il ait vu l'enfer et tous les diables, gagne la colique de saisissement à cette cohue décrétaliarcale Tous racontent pêle-mêle ce qu'ils savent des miracles advenus par les saintes Décrétales; tous s'écrient ensemble sur leur puissance *auriflue,* tous anathématisent et dévouent aux plus épouvantables supplices certains *hérétiques décrétalifuges, décrétalicides, pires que homicides, pires que parricides, décrétalictones du diable.*

A tant de ris et de cris les gorges s'altèrent : *Beuvez,* mes amis, et que votre âme ne soit jamais troublée, même au spectacle de ces beaux Papimanes, emmortaisant la charpente du monde avec leurs Décrétales; car, s'ils chevillent mal, l'univers, pour cela, ne s'écroulera pas : science et conscience nous montrent qu'il a pour base le sein de Dieu, et, pour limites, l'éternité.

Science et conscience, voilà les Décrétales de vérité, les seuls guides dont se doit servir l'homme, en s'appuyant sur ses frè-

res, et chacun ayant en ce monde un ami : *car, à bien sûrement et plaisamment parfaire le chemin de la connaissance divine, deux choses sont nécessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme.*

Science, conscience, amitié, Décretales éternelles ! Ensemble vous révélerez aux hommes la bonté et la majesté du Créateur. Les anciens l'appelaient l'invisible, l'abscons, le caché ; l'avenir l'appellera la lumière... Vous révélerez aux hommes qu'eux-mêmes ils sont bons et bénis de Dieu, et dignes de la liberté...

Telle est la loi, la foi, la consolation qu'apportent au monde les pantagruélistes.

« Où manque la conscience il n'y a que néant, et le savoir des plus profonds docteurs ne serait que ténèbres sans cette lueur divine que porte en soi le plus simple homme. C'est elle qui inspire au pauvre bûcheron de ne réclamer que sa cognée de bois, et c'est elle qui porte les dieux à l'en récompenser. En dehors d'elle, rien ne

peut exister, tout tombe et périt; il n'y a de vie, de durée, de fécondité qu'en elle. Moines, papes, rois, chattemittes et chats fourrés passeront; ce ne sont que fantômes de l'imagination et de la peur; mais pas un iota ne sera effacé de l'universelle conscience. Tout y grandira au contraire, s'y développera et s'y éclairera davantage. Et avec elle croîtront l'amitié, l'harmonie entre les nations; voilà où s'en va le monde (*ducunt volentem fata, nolentem trahunt*). Entendez-vous sa voix crier en toutes les langues : *Sinite, viri impii, quò me fata vocant abire?*... O mes amis, ne travaillons que pour faire briller de plus en plus cette lumière : poésie, arts, philosophie n'ont pas d'autre but, car *science sans conscience n'est que ruine de l'âme.* »

Cependant nos voyageurs, partis de chez les Papimanes, tendent leurs voiles à de nouveaux souffles : ils continuent, en pleine sécurité, sur les flots, leur causerie éternelle, sans arriver encore au terme de leur

voyage. Mais quels étranges pays parcourus ! que d'aventures merveilleuses ! quel enchevêtrement bizarre d'histoires réelles et fabuleuses, de détails scientifiques et des plus informes rêves ! La raison, le délire, les deux côtés de l'âme humaine semblent y trouver leur encyclopédie. Il y avait aussi, pour les contemporains, dans les livres de Rabelais, un charme qui n'existe plus pour nous : la publication des *Chroniques pantagruéliques* était, pour eux, le journal longtemps attendu, ardemment dévoré, où ils retrouvaient les événements extraordinaires survenus dans l'intervalle d'une publication à une autre. Les anecdotes vraies abondent dans le *Pantagruel;* c'était pour les contemporains une espèce d'encyclopédie et de chronique universelle. Tout le monde, dans ce siècle de batailles, s'était entretenu d'un combat sanglant livré entre toutes les pies et tous les geais du royaume réunis dans un lieu où la terre était restée couverte de leurs

corps. On voit encore le récit de cette bataille dans des écrivains sérieux, tels que Mézerai par exemple ; on le retrouve aussi dans Rabelais, mais admirable, mais embelli de l'épisode du *vieux oncle Frapin*, et du *barbier Bahuart*. — L'histoire des *Chiquanous daubbés en la maison du seigneur de Basché* n'est qu'un récit très-véridique de ce qui s'était passé chez le duc de Bourgogne, Philippe le Bon *adjourné* par un huissier le propre jour de Saint-André, grande fête de l'ordre de la Toison d'or. Tout le monde aussi avait reconnu Charles-Quint dans la fameuse histoire de Picrochole et de ses fouaciers... — Il y a dans le *Pantagruel* plusieurs chapitres tout faits pour l'histoire. Ce qui enchantait les contemporains, c'est que le conte était brodé de telle façon sur l'histoire, qu'il devenait quasi impossible de distinguer l'un de l'autre. Les deux mondes fantastique et réel s'absorbaient mutuellement d'un bout à l'autre du livre, qui devenait ainsi chose

indéfinissable comme la vie même, un mélange de sublime et de burlesque que l'on ne peut point se retenir d'aimer, parce qu'on y sent, au fond, quelque chose d'immuable et d'éternel : *bon espoir y gît.*

Il ne faut pas oublier combien le fantastique, l'obscur, tenaient de place alors dans les esprits ; ce siècle apparaissait comme un grand sortilége : la nuit du moyen âge allait finir, des scintillations de lumière apparaissaient partout, et donnaient à la création une lueur douteuse d'autant plus effrayante alors, que l'on ne savait pas encore ce que l'on voyait. Dans ce combat de la nuit et de la lumière, il se formait je ne sais quelles ombres soudaines qui, facilement, étaient prises pour le mauvais Esprit. Luther, aussi bien que Loyola, nous affirme qu'il a vu le diable.

Que dis-je ! Ambroise Paré, *le père de la chirurgie française,* un des hommes les plus dévoués de ce siècle à l'affermissement de la science et de la raison, n'en croyait

pas moins à la magie, aux démons, aux plus épouvantables histoires, aux diables transformés en crapauds, chats-huants, corbeaux, boucs, ânes, chiens, chats, loups, taureaux, transformés en hommes et même en anges de lumière. La nuit, il les entend hurler, traîner des chaînes, bercer les enfants, feuilleter ses livres et compter son argent. Il parle de châteaux soulevés en l'air par les démons et remis à leur place... Mais, à la même époque, Paracelse enseignait de bien autres mystères!...

Dans les livres de science les plus vantés, on lisait les mêmes choses que dans l'Apocalypse. L'imagination, depuis des siècles, avait entassé, dans ces annales du rêve, les bêtes les plus fantastiques : dragons volants, loups-garous, licornes, leucrotates, mantichores, catoplèbes, etc. Pline décrit des hommes sans bouche qui ne parlent ni ne mangent; d'autres qui ont des oreilles si grandes, qu'ils s'en enveloppent tout le corps comme d'un manteau. Il rapporte

qu'en de certains pays, les juments sont fécondées par le vent.

La science était alors dans un tel dédale, que déjà, trois siècles auparavant, Roger Bacon, ce précurseur de Cuvier (de l'avis de Cuvier lui-même), avait émis le vœu qu'on brûlât tous les livres afin que l'esprit humain, dégagé des rêves du passé, pût entrer librement dans une observation nouvelle de toute la nature.

Voilà, pour le bien comprendre, au milieu de quelles sombres visions il faut replacer le *Pantagruel*. Rabelais, suivant le vœu de Roger Bacon, y brûlait dans un grand feu de joie toutes les vieilleries du pays de *Ouï-dire*.

LXIV

On a souvent parlé de l'obscénité du livre de Rabelais; qu'on se rappelle donc les mœurs de ce temps-là, et les conversa-

tions même des dames (on les peut voir encore dans Brantôme, ainsi que les occupations des gentilshommes d'alors); contentons-nous, sur ce point, d'une seule remarque : Dans le temps même où tous les esprits étaient pleins des œuvres de l'Arétin, lorsqu'on les trouvait, avec les gravures de Marc-Antoine, au chevet de tant de cardinaux eux-mêmes, Rabelais, qui, cependant, n'oubliait rien dans sa chronique, ne lui fit jamais l'honneur de le nommer. S'il ne nous était resté de ce siècle que le *Pantagruel,* l'Arétin eût été à jamais effacé de la mémoire des hommes.

Puisque, sans y songer, je me suis laissé aller à ces digressions sur la chronique pantagruélique, je veux dire encore ceci : qu'il est arrivé à Rabelais ce qui est arrivé à tous ceux qui ont caché la sagesse sous des bouffonneries; des esprits grossiers n'ont pas craint de toucher à ses œuvres, de les interpoler. C'est ainsi que, dans le v[e] livre du *Pantagruel,* qui n'en est pas

moins le meilleur, je ne puis attribuer à Rabelais le *tournoi de la quinte*. Il faut, si l'on veut éviter les langueurs et l'ennui, dans ce livre, passer tout de suite du chapitre des chats fourrés au chapitre des frères Fredons.

En effet, ce v[e] livre, qui fut publié après la mort de Rabelais, parut d'abord sans l'épisode de la *quinte;* ce ne fut que quelque temps après qu'un éditeur s'avisa de cette augmentation. Peut-être ces chapitres intercalés furent-ils des chapitres trouvés à l'état de projet dans les papiers de maître François, dont la rédaction et la mise en ordre furent confiées à quelque écrivain du temps. On sent que, dans ce long épisode, le souffle manque ; ce n'est qu'un interminable procès-verbal sans invention, sans verve, sans génie.

Quant aux chapitres sur les frères Fredons, sur le voyage dans l'île de Satin et dans le pays de Lanternois, ajoutés aussi après coup, c'est bien du Rabelais ; seulement, s'il les eût publiés lui-même, je me

figure qu'il les eût placés ailleurs, ou rattachés d'une autre manière au voyageà l'île Sonnante. Peut-être, le ve livre n'aurait-il pas été encore le dernier. Sans doute, l'arrivée au temple de la *Dive* est bien la fin du livre; mais, dans le plan qu'il s'était tracé, avant d'en arriver là, il pouvait ajouter indéfiniment. Toutefois, en cas de mort, il écrivit d'avance cette fin testamentaire de son *Pantagruel,* qui en est évidemment la partie la plus soignée de forme et la plus inspirée.

LXV

La seconde partie du IVe livre venait de paraître et avait été, par Henri II, déclarée profitable, lorsque le cardinal de Guise et monseigneur Du Bellay, d'accord dans leur admiration, dans leur amitié pour maître François, le nommèrent ensemble curé de Meudon.

Rabelais accepta avec joie. Ce titre de curé (du latin *curare,* avoir soin) lui plaisait et répondait bien à ses propres instincts. Il était si bien né cela, que ce titre, dès qu'il l'eut, lui resta pour toujours, lui resta par-devant la postérité, par-devant toutes les traditions populaires, quoiqu'il ait été curé fort peu de temps (deux ans seulement), et qu'il ait été, au contraire, longues années professeur, médecin et secrétaire d'ambassade. Mais la postérité, presque jamais, ne se trompe dans le point par où elle saisit un homme. D'ailleurs, le monde attend toujours le curé de la France, et Rabelais est resté le type de ce magistrat national des âmes. Il a été le premier prêtre d'en bas qui ait replacé les choses de Dieu dans la liberté, dans l'esprit de la France ; qui ait été curé suivant le double idéal de la conscience et de la patrie.

Il venait, d'ailleurs, dans des conditions qui étaient celles que l'instinct de tous les peuples demande à l'éducateur religieux ;

il était âgé, il était éprouvé, connu ; il avait servi Dieu dans la grande mêlée de son siècle, il était en droit, maintenant, de lui consacrer ses années de repos. Ajoutons qu'il pouvait être aussi, par sa science, le médecin des corps, le conseiller universel. Qui n'aurait confié volontiers à un tel homme l'éducation de sa famille? Car l'éducation, l'ineffaçable empreinte apposée sur une jeune âme, ne vient pas de celui qui lui apprend à lire, mais de celui qui lui apprend Dieu et la création. C'est celui-là qu'on aime, car il satisfait les plus doux, les plus mystérieux besoins de l'âme.

Rabelais comprit d'abord que ce titre de *curé* le devait élever au-dessus de toute polémique ; il cessa de rien publier davantage de son *Pantagruel.*

Il voulut non-seulement que sa vie fût innocente, mais encore qu'elle apparût telle à ce troupeau auquel il se croyait chargé d'enseigner d'abord que la vertu n'est pas une chimère, qu'on la peut voir en ce

monde. Il voulut, malgré son âge, malgré le besoin qu'il avait alors de tendres attentions, qu'aucune femme n'entrât dans son presbytère. Au dire même de ses ennemis, il s'acquittait scrupuleusement de tous ses devoirs. Il prêchait, le dimanche, ses paroissiens assemblés, et faisait chaque jour le catéchisme aux petits enfants. Qui n'eût voulu l'entendre ! qui n'eût voulu, par un beau jour de Pâques, assister à sa messe, contempler sa majestueuse et sereine figure, lorsque, entendant chanter autour de lui : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*, il repensait, avec un divin sourire de satisfaction, à cette *soif* infinie de son *Pantagruel*.

Il apprenait, dit-on, le plain-chant à ses enfants de chœur, il montrait à lire aux plus pauvres, se plaisait à orner lui-même son église, le faisait avec goût et n'y employait le plus souvent que des fleurs. Il les avait, en effet, toujours aimées ; elles avaient été l'objet de ses premiers triom-

phes à Montpellier, elles lui rappelaient les charmantes années passées à Legugé, et ses études sur la botanique. Quoi de plus simple qu'il aimât à voir dans son église ces fleurs bienfaisantes, destinées par la nature à charmer et guérir? On accourait de Paris pour le voir sous ses habits sacerdotaux, pour causer avec lui et pour l'entendre prêcher.

La tradition nous rapporte qu'après l'office il fit quelquefois danser lui-même les jeunes gens de Meudon devant le presbytère; c'est pour moi une sorte de bonheur de croire à cette histoire : elle répond à ce besoin que nous avons tous de sentir mieux notre fraternité, par la présence, au milieu de nous, d'un vieux conseiller paternel.

Dans ses heures de loisir, il se délectait à lire les *Moraux de Plutarque, les beaux dialogues de Platon,* mais surtout l'*Évangile.* Puis il se rappelait toute sa vie passée : il avait parcouru les cités les plus en-

chanteresses, Florence, Rome, Venise, etc.; il avait connu les plus illustres et les plus puissants personnages : savants, poëtes, capitaines, ambassadeurs, rois, empereurs, papes; et cependant, chose étrange! ce qui lui revenait le plus souvent au cœur, ce n'étaient ni les rois, ni les papes, ni les vaillants hommes de guerre, ni les docteurs illustres, ni les cités glorieuses, c'étaient les buveurs de Chinon, c'était le cabaret de son père. Telle est la force des souvenirs d'enfance! Il les avait vus à l'éveil de lui-même, et les avait enveloppés de son innocence d'alors. D'ailleurs, ils avaient tous des figures si cordiales, si franches, si joyeuses! Et puis, lorsqu'ils trinquaient, il partait de leurs yeux une telle étincelle, qu'il semblait, après soixante ans, au solitaire curé de Meudon, que son âme en était encore pénétrée. Il lui semblait que son génie se fût allumé au choc au *trinq* de leurs verres; les premiers, et pour toujours, ils lui avaient révélé la bonté hu

maine. Aussi, dans les pensées sérieuses qui l'occupaient alors pour les derniers chapitres de son *Pantagruel*, qu'il ne voulait pas publier, mais qu'il voulait que l'on trouvât terminé après sa mort; dans le temps même où nous le voyons trouver cette sublime définition de Dieu, que Pascal lui a enlevée (*sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part*), le mot sacramentel qu'il fait prononcer à la pontife Bacbuc, quel est-il? C'est la chère syllabe : TRINQ. Quand on songe à tout ce que signifie ce mot pour lui, on voit bien ce qu'il a pu entendre par là, c'est à-dire : Aimez-vous, mes amis, soyez bons et rapprochez vos cœurs, comme les buveurs de Chinon. *Trinq !* Oh ! s'il m'était permis de parler ici, non plus avec les seules pensées d'un homme du XVIe siècle, mais comme un homme du XIXe, c'est-à-dire avec les espérances permises en ce temps-ci, je dirais que le mot fatidique, inscrit dans les entrailles de la terre,

non pour les individus seulement, mais pour les nations, est aussi le mot *trinq*. Puissent les peuples, dans un rapprochement fraternel, le réaliser bientôt! La France l'a eu, ce beau moment du *trinq*, dans ses fédérations de 1790. *Hélas! quand reviendront de semblables moments!*

Mais nous voici partis bien loin du presbytère de Meudon. Retournons-y; pourtant ne nous hâtons pas trop non plus, car nous n'y rentrerons que pour assister aux derniers moments de Rabelais. C'est en ces circonstances qu'il est besoin, comme pour tous ceux qu'on aime, de ne pas croire à la mort.

On n'a aucun détail sur la maladie qui emporta Rabelais; on sait seulement qu'étant venu à Paris aux premiers jours d'avril 1553, après deux ans de résidence à Meudon, il y mourut le 9 du même mois, dans la rue des Jardins, à l'âge de soixante et dix ans.

S'étant senti malade, n'aurait-il pas

quitté, ne le pensant faire que pour quelques jours, sa solitude de Meudon, pour venir chercher des soins dans la famille de l'un de ses amis, de Tiraqueau, par exemple?

Quoi qu'il en soit, le bruit de sa maladie, qui, sans doute, prit tout à coup un caractère grave, se répandit bien vite, et il était à ses derniers moments et venait de recevoir l'extrême-onction, lorsqu'un domestique, assez niais, de monseigneur le cardinal Du Bellay, se vint informer de son état. Rabelais voulut lui parler lui-même : « Mon ami, lui dit-il, tu diras au noble cardinal dans quel état tu me vois; que je suis prêt à partir pour la navigation suprême; que j'aurai tout à l'heure le véritable mot de la Dive-Bouteille; dis-lui adieu de ma part, et qu'il continue d'être heureux en ce monde, et que, pour moi, je vais querir un grand peut-être. »

Le domestique crut que le *grand peut-être* était le diable d'enfer; il fut épouvanté.

Ce mourant qui, d'un regard terrible, dans son agonie, lui avait parlé de *bouteille*, c'était plus pour le pauvre garçon qu'il n'en pouvait comprendre. Il courut dire au cardinal Du Bellay que M. le curé de Meudon était mort ivre.

Cependant Rabelais respirait encore. Il parlait, il souriait à ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il sentit monter son dernier souffle, il dit ces paroles : *Tirez le rideau, la comédie est finie,* et il rentra en paix dans le sein de la vérité éternelle.

Ses funérailles se firent à Saint-Paul, de la manière la plus simple. Son corps fut déposé au pied d'un arbre que l'on montrait encore un siècle après, et que Molière et la Fontaine ont pu voir.

Quant aux paroissiens de Meudon, ils voulurent, puisqu'ils ne le trouvaient plus au presbytère, avoir au moins son portrait sur la porte, ce qui eut lieu, et il y resta longtemps. Combien de bonnes gens, jusqu'à ce que la génération eût disparu, lui

jetèrent, en passant, un regard de reconnaissance, Dieu seul le sait!...

Plusieurs vieillards, à Meudon, au temps de Henri IV, parlaient encore de lui avec respect. C'était là, non dans les livres, qu'il eût fallu chercher la vraie tradition sur son compte.

Un siècle après sa mort, le peuple de Paris disait encore, en proverbe : « Allez à Meudon demander conseil à M. le curé. »

Et vous qui lisez sa légende, si, dans des circonstances difficiles et tristes, vous vous sentiez abattus, si, surtout, vous sentiez faiblir en vous l'esprit de la France, l'esprit de sa Révolution, moi aussi, je vous dirais, avec le peuple de Paris : Allez à Meudon demander conseil à M. le curé.

FIN

OUVRAGES PARUS

Mimi Pinson, par *Alfred de Musset*	1	vol.
Théâtre complet d'*Emile Augier*	5	»
La Femme dans les temps anciens, par *J. Baissac*	1	»
La Femme dans les temps modernes, par le même	1	»
Les Femmes, par *H. de Balzac*	1	»
Maximes et Pensées, par le même	1	»
Histoire de la mode en France, par *Em. de la Bédollière.*	1	»
Le Bien qu'on a dit de l'amour (2e édit.), par *E. Deschanel.*	1	»
Le Mal qu'on a dit de l'amour, par le même	1	»
Le Bien et le Mal qu'on a dits des enfants, par le même.	1	»
Le Bien qu'on a dit des femmes (4e édit.), par le même	1	»
Les Courtisanes grecques (3e édit.), par le même.	1	»
Histoire de la conversation, par le même.	1	»
Avatar, par *Théophile Gautier.*	1	»
La Jettatura, par le même.	1	»
Le Beau Pécopin, par *Victor Hugo*	1	»
Le Dernier Jour d'un condamné. — Claude Gueux, par le même	1	»
Odes et Ballades, par le même.	2	»
Les Orientales, par le même.	1	»
Les Voix intérieures, par le même	1	»
Les Feuilles d'automne, par le même.	1	»
Les Rayons et les Ombres, par le même.	1	»
Les Chants du crépuscule, par le même	1	»
La Comtesse d'Egmont, par *Jules Janin.*	1	»
Misanthropie sans repentir, par *Laurent Jan*	1	»
Comédies bourgeoises, par *Henry Monnier*	1	»
Les Petites Gens, par le même	1	»
Scènes parisiennes, par le même	1	»
Croquis à la plume, par le même	1	»
Galerie d'originaux, par le même.	1	»
Les Bourgeois aux champs, par le même	1	»
Au printemps de la vie, par *L. Ratisbonne*	1	»
Voyage où il vous plaira, par *Alfred de Musset* et *P.-J. Stahl*	1	»
Bêtes et Gens (3e édit.), par *P.-J. Stahl*	1	»
L'Esprit de Chamfort, par le même.	1	»
L'Esprit des femmes (6e édit.), par le même	1	»
Histoire du prince Z (2e édit.), par le même	1	»
Théorie de l'amour et de la jalousie, par le même	1	»
L'Esprit de Voltaire, par le même.	1	»
Le Renard, de *Gœthe*, trad. par *Edouard Grenier.*	1	»

Bruxelles. — Typ. et lith. de J. NYS, rue du Nord, 68.

GÈNE NOË

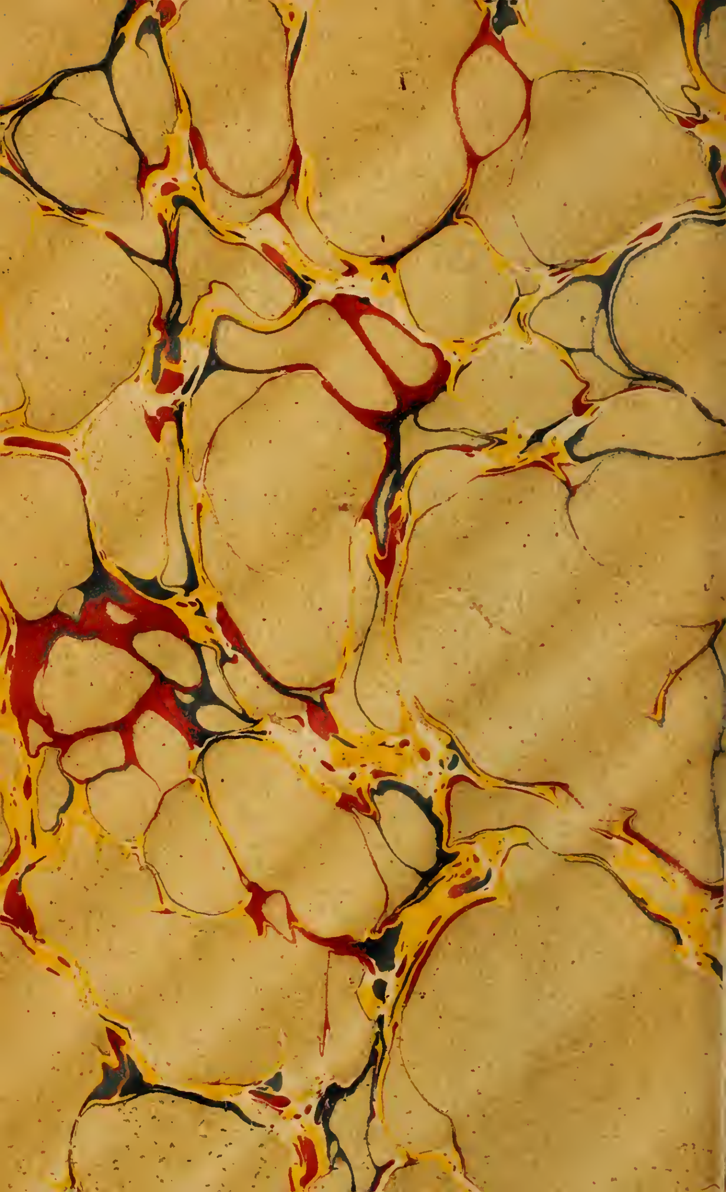
ABELAIS

SA VIE

ON ŒUVR

COLLECTION HETZEL

1859



Noël, Eugène

Rabelais, sa vie et
son oeuvre...

